

The Project Gutenberg EBook of Voyage d'un Habitant de la Lune à Paris à la Fin du XVIIIe Siècle
by Pierre Gallet

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Voyage d'un Habitant de la Lune à Paris à la Fin du XVIIIe Siècle

Author: Pierre Gallet

Release Date: July, 2005 [EBook #8520]
[This file was first posted on July 19, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: US-ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, VOYAGE D'UN HABITANT DE LA LUNE à PARIS à LA FIN DU
XVIIIÈ SIÈCLE ***

Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe and the Online Distributed
Proofreading Team

VOYAGE D'UN HABITANT DE LA LUNE A PARIS A LA FIN DU XVIIIe. SIECLE

PAR P. GALLET

AU LECTEUR.

Lecteur, d'autres s'abaissent devant vous et croyent acheter par la bassesse votre suffrage: moi, qui vous juge mieux, je pense que vous aimez a voir l'ecrivain a la hauteur de son etat. Ce desir noble doit etre le votre: on aime la modestie; mais la noble hardiesse de la verite ne deplait point. En outre, l'ecrivain a pour lui les principes qui lui servent d'abri, meme contre vos caprices, qui vous portent quelquefois a blamer dans l'un ce que vous applaudissez dans l'autre, et a vouloir la vraisemblance et l'invraisemblance a la fois; Je vais vous armer, en ma faveur, contre vous-meme, et prendre votre opinion pour egide. Sans doute, si vous ressemblez a un juge qui s'est trompe ou laisse seduire, vous deviendrez, comme lui, moins severe: la honte de se dementir retient; l'effet de la seduction amollit les ames, et tend a les rendre mobiles.... Je vais, en exposant mon sujet, et discutant un seul principe, vous opposer les exemples de votre indulgence.

Mon lunian fait un tableau satirique de Paris. Le mot de satire ne doit pas vous effaroucher; elle tient plus directement a la morale qu'on ne croit. Sans elle, lecteur, vous ne verriez point la comedie, qui est une satire des moeurs comme la mienne l'est: vous ne liriez aucun roman moral, ni les poemes heroiques et meme sacres. Elle se trouve dans tous: les attaques au vice, a la tyrannie, etc. sont autant de satires. Il est vrai que ce n'est point la satire comme on l'a long-tems envisagee, celle qui tient a la personalite, qui se permet de juger la moralite des individus; ce qui est un attentat contre la societe: mais celle qui a pour but de montrer aux hommes le tableau de leurs vices ou de leurs ridicules, et de les ramener vers la nature et le bon sens. Pour la justifier, je n'aurais qu'a vous retracer que Socrate, ce severe Socrate, qui fut l'ornement de la nature et le vrai modele social, prit souvent en main l'arme de la satire lorsqu'il fallut frapper le vice. Qu'importe l'arme qu'on employe lorsqu'on sert la societe?.... L'ecrivain ne peut s'egarer en suivant un tel modele. Lorsqu'il s'est circonscrit dans le cercle general, il a justifie son motif et sa moralite.

Venons a mon sujet. Je fais descendre un homme de la Lune, et je lui donne pour monture des elephans ailes. Cela est fort, direz-vous? Sans m'arreter a la possibilite du principe naturel, dont mon voyageur vous parlera, lecteur, je me porterai sur les tableaux de votre indulgence; et je prendrai les exemples ou vous la portates a l'exces, envers les genres, meme, qui ne semblaient pas la meriter. Rappelez-vous que vous passates a Milton, qui, plus pris de l'art, devait le respecter davantage; car on n'insulte pas Dieu au sein du sanctuaire; d'avoir presente des substances immateriales pourfendues, le neant doue d'un corps; d'avoir mis des canons dans le ciel; d'avoir jete un pont dans l'abime du vide, etc. Vous permetes a l'Arioste de se servir de

l'hyppogriffe, qui, n'en déplaise a l'auteur de Roland, ne vaut pas mes elephans; parce qu'il n'a pas un caractere distinct, et qu'il ne l'a pas pris dans la Lune. "C'est le cheval d'un enchanteur! s'ecriera-t-on peut-etre: les enchanteurs ont droit de prendre par-tout, et de renverser l'ordre de la nature!" Eh bien, lecteur, supposez que mon lunian est un enchanteur; alors je me retracte envers l'Arioste, et j'ai gagne ma cause aupres de vous?.... Rappelez-vous encore, que vous autorisates Voltaire a faire manger des montagnes par ses heros; que vous lui passates l'oiseau de Formosante, les licornes, le merle d'Amazan et les moutons a toison d'or de Candide. Lecteur, n'oubliez pas que le Perou est encore sur votre globe, et qu'il est malheureusement trop connu.

Me calquant sur cet ecrivain, j'aurais pu vous faire parler mes elephans sans vous revolter. Vous pensez, sans doute, qu'un elephant a plus de droit a tous egards qu'un merle, de faire un recit ou de tenir un beau discours; passe encore pour le phenix! ... Si tout cela ne vous determinait point a supporter mes quadrupedes ailes, et si votre esprit, ayant pris une nouvelle direction, etait devenu plus severe, j'ajouterais que j'ai ete soumis a la loi de la necessite, comme le furent Homere, Fenelon, et tant d'autres, qui furent obliges de faire descendre leurs heros, moteurs, sur des aigles ou des nuages. Je ne pouvais pas faire arriver mon voyageur sur un rayon de soleil, forme en plan incline, comme descendirent Uriel et St-Denis; les rayons du soleil ne partant pas de cette planete, et etant diverges seulement en courbe vers nous. Enfin il me fallait une monture pour mon heros; et il fallait que celui-ci eut vecu deux mille ans; car, sans cela, comment aurait-il pu vous parler de Socrate, de Platon et d'Aristote, que vous aimez comme mon voyageur.... D'ailleurs, pourquoi repousseriez-vous mes elephans? Ils ne sont pas utiles au seul lunian, puisqu'ils peuvent offrir des lecons a l'humanite.

Mais, direz-vous, vous montrez cet evenement arrive a paris, il y a seulement quelques annees; et nul des habitans de cette ville n'a vu votre voyageur? Lecteur, voit-on toujours, et est-il dit qu'on puisse toujours voir? Vous auriez peut-etre prefere que j'eusse choisi pour ma scene, Babylone, Cachemire, Ispahan ou Bassora: mais j'ai pense que le nom de la scene ne faisait rien lorsqu'on ne pouvait deguiser entierement l'action; ce qui m'a paru impossible, les moeurs des Babylonniens, Indiens, Persans, etc., s'opposant a un parallele exact et vraisemblable.

Lecteur, si ne vous arretant point sur les choses utiles que dit et fait mon voyageur, si vous fixant seulement sur les accessoires, et oubliant vos jugemens passes, vous balanciez a regarder mon livre d'un oeil favorable, je mettrais sous vos yeux, pour vous decider, trois observations plus determinantes; et qui sont devenues des maximes de l'art et de la morale. Je vous dirais, avec le Tasse, qui l'a repete, d'apres les anciens les plus habiles a transmettre les lecons utiles aux hommes; qu'il faut _emmieller les bords du vase amer_. Je vous dirais avec les peintres, qu'il faut quelquefois montrer des plantes agreables sur les rochers: enfin je vous observerais, que l'experience, plus forte que les raisonnemens, prouve qu'il faut

des hochets aux enfans; et qu'avec les hochets on peut encore les instruire.

Malgre tout ce que je vous ai dit, lecteur, je crois entendre repeter autour de mon livre le mot _niaiserie_, si familier dans la bouche de certaines gens. Permettez qu'avant d'en venir a mon voyageur, nous discussions un peu sur ce mot, dont il me semble qu'on s'occupe trop lorsqu'il faut l'appliquer, et trop peu lorsqu'il faut l'analyser.

Le mot de niaiserie est, sans-doute, dans l'acception qu'on lui donne depuis long-tems, synonyme de _sottise_; et la sottise annonce dans l'objet auquel on l'applique, soit personne, soit ecrit, l'absence du jugement et de la raison. Il ne peut pas etre applicable a l'ignorance des usages du monde; car ce terme ne serait plus offensant, et ne porterait point atteinte a l'opinion d'un homme ni a son ecrit. Le cercle de la raison, vous le pensez comme moi, n'est pas circonscrit dans le cercle du monde: on peut etre eclaire, sage, et meme grand, sans connaitre ses prejuges, son ton, ses modes, sa politique sociale, ses manies, etc.... Eh! comment pouvoir faire l'application de ce mot au particulier, lorsque tout, sur la terre, est repute niaiserie au general. Lecteur, veuillez-bien me suivre un instant; vous serez convaincu, lorsque vous aurez envisage le tableau que je vais mettre sous vos yeux; et ou vous, moi et tous nos pareils allons figurer; car tous les hommes de l'univers se traitent mutuellement de niais.... Commencons par nous, et voyons nos grands ecrivains, prenant les couleurs des mains des voyageurs, ou autres personnages etrangers, comme Usbeck, Zadig, etc., y tracer les premiers traits.

N'ont-ils pas appele des niaiseries, nos bals masques, nos felicitations du jour de l'an; nos visites d'etiquette, les discours de nos societes, les soins de nos petits maitres et de nos petites maitresses a ne pomponer et a s'admirer sans cesse, en disant que tout ce qui ne tient pas au coeur, qui contraint notre volonte, et contrarie le bon sens, est une niaiserie? N'ont-ils pas donne le meme nom a notre amour desordonne pour la mode et le faste, en faisant entrevoir qu'on est veritablement niais, lorsqu'on sacrifie sa fortune, sa vertu et les plus doux biens de la vie, qui naissent de la simplicité, a ces penchans, dont on ne recueille pour fruit, que l'ennui ou le degout? N'ont-ils pas mis au rang des niaiseries mille autres pratiques et usages dont je ne parle point; car je vous laisserais, lecteur?... Venons aux nations qui ne nous ont sans-doute pas epargne le titre dont nous parlons.

Les Turcs ne nous traitent-ils pas de niais en nous voyant costumes comme on le serait sous l'equateur, et en envisageant que nous habitons un climat humide et froid assez souvent, quoique sous la Zone temperee? Les Italiens, et les Espagnols n'emploient-ils pas ce terme en voyant la complaisance extreme des maris francais pour leurs femmes? Les anglais ne traitent-ils pas de niaiseries nos calembourgs, nos charades, et les sarcasmes de quelques-uns de nos ecrivains, en disant qu'ils n'ont aucun but et aucun sens, etc. etc.?

Ne regardez-vous pas, a votre tour, comme des niais les Espagnols,

lorsqu'ils passent les nuits sous les fenestres de leurs maitresses, auxquelles ils ne peuvent toucher le bout du doigt? les Italiens, lorsqu'ils livrent leurs femmes a d'aimables Sigisbes? les Allemands, lorsque vous les voyez entetes; soit de la superiorite qu'ils croient avoir dans les armes, ou ceux d'entr'eux qui, oubliant leur fortune, et fuyant les plaisirs, ne s'occupent que de leurs quartiers de noblesse, et qui regardent le cabinet ou sont leurs illustres parchemins, comme s'il contenait les mines de Mancos et du Potosi? N'avez-vous pas traite de niais les Turcs, lorsqu'ils croient etre agreables a Dieu en faisant pirouetter les Derviches dans leurs mosquees? les Russes, lorsqu'ils se persuadent qu'en marchant sous la banniere de St. Nicolas ils seront a l'abri de la mort? N'avez-vous pas donne ce titre aux Lapons, lorsqu'ils pretent leurs femmes aux voyageurs; ce que je n'affirme point malgre les assertions de plusieurs d'entr'eux? N'avez-vous pas fait l'apostrophe de niais aux Indiens, lorsqu'ils mettent en relique la bouze de vache? sans parler des extases, tourmens volontaires, etc., dont les faquirs, les talapains, les bonzes, etc., vous ont offert le tableau.... N'avez-vous pas mis des long-tems au rang des niais les Egyptiens, qui voyaient leurs Dieux dans leurs porreaux? les Juifs, parce qu'ils regardaient le porc comme immonde? les pretres grecs qui croyaient trouver l'ancre du destin dans le ventre de leurs victimes? Nous rapprochant de notre tems, n'avez-vous pas traites de tels, ces chevaliers des 12., 13. et 14mes. siecles, qui juraient un amour eternel a leurs belles, se faisaient tuer pour elles, et sans leur demander jamais le dernier prix de l'amour?

Je ne finirais pas, lecteur, si je vous retracais tous ceux que nos grands hommes et nous, nommames niais sur la terre, et tous les traits de niaiserie qu'on nous presta. Je dois, avant de terminer sur l'article de la niaiserie, vous dire mon opinion sur l'application du mot qui m'a entraine si loin. Je crois que le veritable niais est celui qui pense savoir ce qu'il ne sait point, qui, osant affirmer avec audace, et d'apres lui-meme, leve comme l'insecte son dard contre le soleil, que represente la raison; et je crois que celui-la est seulement affranchi du titre de niais, qui suit la loi de la nature, de la Verite, et montre aux hommes leurs bienfaits et leur but.

"Voila un avant-propos sur un ton bien gai, s'ecrieront quelques lecteurs severes, tandis que le voyage est serieux au fond, et offre des discussions de systeme...." Mais quel rapport a l'avant-propos avec l'ouvrage? L'ecrivain doit-il etre toujours associe au heros? Distinguez-les donc une fois, pour toutes, lecteur; c'est une des mesures les plus essentielles pour bien juger. On peut excuser la preface, et condamner l'ouvrage; et l'on peut blamer l'ouvrage, et applaudir au but de l'ecrivain, ainsi qu'au ton de la preface. En ne considerant que l'ecrivain, vous vous exposez a etre entraine par la prevention, et a porter, malgre vous-meme, un jugement equivoque; l'homme etant, peut-etre, aussi esclave de la prevention que de l'orgueil, ce qui est pousser l'argument jusqu'au periode.... Lecteur, conduisez-vous envers les ecrivains de bonne foi, et qui vous disent la verite, meme en s'egayant, comme un pere qui laisse folatrer son fils, a son gre, pourvu qu'il remplisse son devoir. D'ailleurs,

pourquoi chercherais-je a justifier aupres de vous le ton de mon avant-propos? Ne sais-je pas, a mes propres depens peut-etre, que vous vous attachez generalement, et avec propension, aux ouvrages qui portent le caractere de la gaiete? Enfin n'etes-vous pas Francais? Je suis convaincu que Gilblas et Don-Quichotte ont ete cent fois plus lus, par vous, que Cleveland, Clarisse, et les autres romans serieux.... Encore un coup, lecteur, attachez-vous au fond: envisagez les motifs de l'ecrivain plus que le ton qu'il prend, et la maniere dont il s'exprime; pourvu que ce ton soit autorise par l'art, et que sa maniere de s'exprimer soit analogue aux principes de cet art, et a ceux du langage. Voyez, enfin sous les touffes de ephemerres; si je puis leur comparer les tons du discours et les nuances de l'expression, quelques fruits salutaires, vers lesquels leur eclat seducteur ou leur aspect bizarre vous attire.

VOYAGE D'UN HABITANT DE LA LUNE A PARIS A LA FIN DU XVIIIe SIECLE

Le grand et sage monarque du petit satellite de la terre, voulant connaitre a fond notre planete, avait envoye des long-tems des ambassadeurs pour observer ses moeurs, ses loix, son ambition, ses forces, etc; et, pour pouvoir se mettre en mesure, dans le cas ou les deux globes se rapprocheraient, par une des revolutions qui se font quelquefois dans le ciel, non a l'egard des grands astres, car un seul ne pourrait etre derange sans que l'harmonie generale fut ebranlee, que l'equilibre fut rompu, et qu'il n'y eut peut-etre un bouleversement general; mais, dans les planetes, et sur-tout dans leurs satellites. Ses savans avaient decouvert une certaine inclinaison dans l'axe de la terre ou ils l'avaient cru; car, en fait d'astronomie et de physique, les savans de tout l'univers me paraissent etre sujets a s'egarer. J'en appelle aux notres qui, a coup sur, ne nous ont pas toujours dit la verite, meme dans leurs memoires presentes a l'academie.

Le roi de la Lune avait appris que les habitans de la terre, quoique moins grands et moins forts que ceux de sa planete, aimaient le trouble et les chocs; que, s'etant persuadees que l'univers a ete fait pour eux, ils le conquerent en imagination, et qu'ils tacheront de ranger sous leur joug tous ceux que le malheur mettrait en butte a leur ambition et a leur extravagance. Il avait voulu se premunir contre ceux-ci, dans le cas ou, la force attractive dominant sur la repulsive, le satellite se precipiterait sur la planete.

Alphononon, le meme qui va figurer dans notre voyage, avait deja fait une course sur ce globe; et n'avait parcouru que sa partie orientale, alors seulement peulee et policee; car il avait fait son voyage il y a deux mille ans.... Comment deux mille ans! s'ecrie le lecteur; les habitans de la Lune ont-ils une si longue existence? D'ou peut provenir cet ecart de la nature? N'est-elle pas un satellite de la terre? Les habitans de celle-ci ne doivent-ils pas avoir plus de

droits? S'ils ne vivent qu'un siècle, ceux de la Lune ne devraient pas exister un demi lustre; la terre étant neuf cent fois plus grosse que son satellite? ... Suspendez votre décision, lecteur: Alphonaponor répondra bientôt à votre question, et vous verrez combien l'esprit d'analyse est nécessaire lorsqu'on veut porter un jugement solide....

Le roi de la Lune était donc prémuni contre les peuples qui habitaient la terre il y a deux mille ans. Il connaissait l'ambition effrénée des Romains, et la politique des Grecs, ainsi que leurs vaines idées sur la gloire dans les derniers temps de leur empire. Mais il voyait que cela ne pouvait lui servir pour les siècles présents, ayant appris qu'il s'était fait de grandes révolutions sur ce globe. Il n'aimait pas à laisser sortir ses sujets de son empire, de peur qu'ils n'y revinssent moins bons, et qu'ils y portassent les vices des habitants de la terre ou des autres planètes, comme cela arrive aux trois-quarts de ceux qui s'éloignent de leur pays. Cependant, maître par sa politique, il se vit forcé d'employer la mesure des voyageurs, dont la plupart vont chez les peuples, en pénétrant dans leur sein comme l'Ichneumon d'Égypte pénètre dans celui du Crocodile; examinent les parties faibles de leur constitution, et sont le plus souvent la cause de leur perte. Ne Français, et guidé par une morale saine; il pensait que ce n'était pas agir d'une manière loyale. En se décidant, il n'employa point la tactique commune aux rois, de charger leurs agents d'intriguer, et de miner sourdement le corps des nations qui leur donnent l'hospitalité, qui les reçoivent en amis, et souvent les comblent d'honneurs dans l'instant où elles devraient se méfier d'eux et les bannir de leurs états.

Les instructions qu'il donna à Alphonaponor, furent simples. "Observe, lui dit-il, l'état de la terre, en jettant sur ses nations un coup-d'œil. Apprécie leurs mœurs, et leur degré de force: quant à leur politique, je ne veux point que tu te jetes dans ce dédale bourbeux et sans fond. Je me confie à ton jugement. D'après tes observations, j'établirai le système qui doit être notre égide, dans le cas où un jour la révolution planétaire que je redoute s'effectuerait." Alors il embrassa Alphonaponor, car les rois de la Lune sont assez grands pour embrasser leurs sujets, qu'ils regardent quelquefois au-dessus d'eux, et le congédia.

Avant de suivre le voyageur dans les préparatifs de son voyage, faisons une petite digression: elle doit contenir l'éloge du roi de la Lune. Sa politique est sage; il veut connaître ce qui se passe autour de lui; cela est dans l'ordre. De l'observation, comme cela a été dit ailleurs, naît la comparaison, et la comparaison amène la transformation favorable. C'est parce qu'on n'a pas su observer et comparer qu'on est tombé sur la terre dans tant d'écarts. Une nation ou un homme qui ne possède pas ces deux facultés, ressemble à l'âne qui va au moulin; qui ne pense qu'au sac qu'il a sur le dos; et qui voyant l'anier comme son seul maître, reçoit humblement, et d'une âme résignée, les coups de bâton que ne lui épargne pas ce dernier. Si l'âne observait et comparait, il saurait que l'anier n'a pas plus de droit à les lui distribuer, que lui à lancer des ruades à ce premier.... La politique du roi de la Lune est encore intéressante et

noble, parce qu'il ne fait point d'un ambassadeur un espion, comme tant d'autres l'ont fait.

Alphonaponor est bientôt prêt à se mettre en route. Il fait seller deux éléphants ailes qui lui ont servi dans ses divers voyages, et dont la race se trouve dans sa planète.... Des éléphants ailes! ... Pourquoi pas? Qui peut voir les bornes du pouvoir de la nature? Qui peut assurer qu'elle a épuisé toutes ses ressources pour la terre? Savons-nous si dans les divers mondes habités, elle n'a point créé des hommes qui portent des sens assez forts pour résister des millions de siècles à l'atteinte du temps? ... Pauvres insensés, nous n'avons vu la nature qu'à travers un microscope, et nous voulons limiter sa puissance!....

Le but d'Alphonaponor en choisissant les éléphants, préférablement à nombre d'autres quadrupèdes ailes qui se trouvent dans la Lune, était d'avoir avec lui des êtres doués de la force, et sur-tout de l'intelligence; car dans la Lune, comme chez nous, ces animaux attirent l'admiration par cette dernière faculté, qu'ils portent à un tel point qu'elle égale celle de l'homme pour ce qui concerne leurs besoins; et dont le dévouement, la douceur et les autres qualités morales, qui tiennent à leur instinct, les élèvent quelquefois au-dessus de l'homme.

Il chargea l'un des deux de tout ce qu'il avait besoin dans son voyage, qui se réduisait à une cinquantaine de boisseaux de farine, à deux outres pleines de la plus belle eau, et à des vases pour abreuver ses éléphants; par bizarrerie; (est-il un seul être sorti du moule de l'humanité qui n'ait la sienne, dans quelque globe qu'il habite?) il se servait lui-même en route de la tasse que Diogène trouva avec tant de joie. Il prit en outre une cassette qui contenait quelques instruments de mathématique, avec lesquels il voulait mesurer notre globe, car Alphonaponor était un habile physicien. Il se chargea enfin d'autres objets relatifs aux arts, qu'il voulait montrer aux habitants de la terre si, emportés par leur prévention ridicule, qu'il n'y a qu'eux qui connaissent le beau, ils oseraient douter que les arts ne triomphent pas dans la Lune. Ce qui l'avait porté à prendre ces objets, et à faire ces réflexions, c'est que, dans son voyage en Orient, il avait vu les Égyptiens et les Grecs former le doute dont il parle. Il n'avait pu les convaincre, n'ayant pu le pressentir, et ne s'étant pas muni de preuves matérielles.

Enfin il monta gaiement sur l'un de ses quadrupèdes ailes, à qui il n'avait point mis de bride. Lorsqu'ils ont déployé leurs ailes, qui ont plus de deux-cent pieds d'envergure; il fallait au moins cela pour soutenir de si lourdes masses; il cria à droite ou à gauche: cela suffit à l'éléphant qui le porte; le second le suit avec la même docilité. Ces deux animaux auraient pu se laisser tomber, et lorsqu'ils auraient été à une lieue de la terre déployer tout-à-coup leurs ailes; le voyage aurait été fait plus vite, et Alphonaponor n'aurait été, d'après l'observation qu'on a faite de la chute de la meule de moulin, qui n'est guère plus lourde qu'un éléphant, que de quelques heures en route. Les poulmons de ces animaux, ainsi que

ceux du voyageur, auraient pu resister a la pression de l'air, meme lorsqu'ils auraient trouve l'horison epais de la terre. Mais Alphonaponor n'aimait pas les tres-grands mouvemens, sachant qu'ils ne sont point naturels a l'homme de la Lune, non plus qu'a celui de notre planete. Il sait qu'il ne faut pas violenter la nature, et qu'une corde trop tendue, si elle ne casse eprouve au moins une forte distention. D'ailleurs, il voyageait en savant, et il voulait s'arreter a point nomme pour observer. En outre, il voulait menager ses elephans, ne ressemblant pas aux voyageurs de la terre, qui s'amusent a crever leurs montures, diriges par de bizarres caprices, et qui ne reflechissent pas que les chevaux, mulets, chameaux, etc., dont on se sert sur ce globe, doivent etre menages par eux, parce qu'ils leur sont utiles.... Il ordonna a ses elephans de louvoyer, en formant des spirales dans l'ether, et ceux-ci lui obeirent en agitant leurs ailes....

Il ne s'endormit point comme font la plupart des gens qui voyagent, sur leurs montures ou dans leurs voitures; il l'aurait fait s'il eut ete un benedictin, un prelat de la Lune, un financier et meme un academicien couronne.... Mais, dans la Lune, il n'y a point de moines ni de prelates comme il le fera entrevoir plus bas; et les financiers et les academiciens ne pourraient s'endormir sans honte, et sans etre vivement reveilles par l'opinion.... Il avait quelque chose dans l'esprit et dans l'ame; et il savait que c'est un tems perdu pour la raison que celui du sommeil. Il s'occupa donc a mediter, non ce qu'il devait faire sur la terre; il n'avait qu'a se laisser aller a son bon sens pour cela: d'ailleurs, il aurait trouve trop petit l'objet de sa meditation en ce moment: mais il s'arreta sur les miracles de la nature, et sur la puissance et la bienfaisance de celui qui a enfante l'oeuvre sublime qu'il avait sous ses regards; car l'immensite des globes infinis qui nagent dans l'espace etait sous ses yeux.

On pense que l'elan d'un coup d'aile de deux-cens pieds d'envergure, et dirige par un animal aussi fort que l'elephant, devait embrasser un grand espace, et qu'ils devaient fondre sur la terre avec trente fois plus d'activite que le plus grand condor; aussi les elephans descendaient tres-rapidement. Ils firent halte une seule fois: pour cela ils mirent en cape, en laissant leurs ailes immobiles et etendues; et, pendant ce repos, ils recurent quelques morceaux de pate de la main de leur maitre qui n'eut pas besoin de se deranger pour cette operation, non plus que pour leur donner a boire, les elephans se servant de leurs trompes aussi bien que l'homme de ses mains. Enfin ils arriverent a deux cent lieues de la surface de la terre, ou Alphonaponor leur ordonna de rester de nouveau en station.... La il voulait observer la planete sur laquelle il descendait: il voulait voir si la physionomie de ses habitans avait change depuis qu'il s'y etait porte; et il pensait, sans avoir besoin de parcourir, en entier, les marais, les sables et les sentiers des rochers qui couvrent sa surface, pouvoir apprecier ainsi en partie leur caractere. Alphonaponor etait un grand physionomiste, et il ne s'etait jamais trompe sur ceux dont il avait juge le caractere et l'humeur d'apres les signes exterieurs.... Oh! qu'il serait a desirer que le talent d'Alphonaponor fut connu sur la terre!.... Alphonaponor! si tu pouvais

l'y introduire, tu lui donnerais plus que le Potosi. Le Perou, le Gange, le Mexique et les deux continens reunis, n'offriraient pas assez de tresors pour les deposer a tes pieds.... Quelle couronne ne meriterait pas celui qui nous apprendrait a distinguer l'hypocrisie de la verite, la bonne foi de la perfidie et l'amitie de l'indifference! Humanite, tu aurais tout acquis!.... Que dis-je? respectons l'oeuvre de la nature: nes vicieux, ou du moins eleves au sein des vices et des prejuges, qui ont desorganise nos ames, nous ressemblerions aux betes feroces: lorsque tout masque serait enleve, il n'existerait plus de digne, et nous nous devorerions tous.

Enfin il prit un de ses telescopes qui portait a plus de deux cent lieues, les lunetiers de son globe ayant surpasse ceux de la terre.

Il le braqua sur la planete et sur l'hemisphere septentrional, etant parti de la Lune a l'epoque ou elle etait en conjonction avec lui. Tout-a-coup il apercut un pays, dont il examina la position, et qu'il reconnut, en se retracant ses anciennes observations, pour l'Asie-Mineure.

D'un coup-d'oeil, il s'appercut que ces vastes regions avaient change de maitres; de lois et d'usages, en contemplant l'aspect de ses habitans, qu'il jugea reduits au plus vil esclavage. Il n'arreta point sa vue sur Bizance, qu'il jugea, encore avec raison, etre la capitale de l'empire du despotisme, et il chercha l'Hellespont. Bientot il detourna ses yeux en decouvrant la Grece qu'il ne reconnut qu'a sa position, et il soupira en se retracant l'ancienne gloire de cet empire dont il ne retrouvait pas un seul monument....

Il etendit sa vue sur l'Italie; et ne vit en elle que l'ombre de ce pays. Il se dit, en voyant la transformation totale de la Grece et du Latium: "Voila ou ont amenee l'ambition et l'amour de la guerre! Les Grecs et les Romains eclipserent toutes les nations de ce globe; ces derniers les tinrent presque toutes sous leur joug; ils crurent eterniser leur empire.... Cesars, que ne pouvez-vous reparaitre! Quelle ne serait pas votre honte, en voyant les effets de votre faux systeme!" L'ավիլissement et l'impuissance qui nait de lui; semblent avoir aneanti a jamais, en ces lieux, le germe de toute grandeur....

Il cessa ses reflexions; et, tournant le telescope vers la partie septentrionale de l'Europe, il apercoit de nombreuses armees couvrant son territoire, et s'etendant au dehors. Il entrevoit par-tout les signes de son industrie. Jettant un coup-d'oeil sur les divers etats, il pensa que c'etaient les nations qu'il decouvrirait, qu'il devait connaitre. "Ce petit coin de la terre, dit-il, me paroît aujourd'hui le seul peuple, et le seul redoutable. Observant quel est de ces etats le plus transcendant, il juge que c'est la France; et, appercevant sa capitale, il se decide a descendre en son sein, apres avoir souri en envisageant la position ou elle se trouve,[1] et en voyant le ruisseau qui la traverse qu'il distinguait aussi aisement que s'il l'eut observe du haut du Pont-Neuf.... Enfin il ordonne a ses elephans de s'abaisser vers la France qu'il leur montre. Il quitte sa position tranquille, apres avoir renferme son telescope, et descend rapidement

sur ce pays.

Il entre bientôt dans l'horizon de la terre, ou il est prêt à suffoquer, trouvant l'air plus dense, plus mephitique que dans celui de l'horizon de la Lune, comme cela lui était arrivé dans son premier voyage. Cependant il en est quitte pour trois ou quatre éclats de toux, ainsi que ses éléphants. Enfin il découvre Paris avec sa vue, et il ordonne à ses éléphants de ne pas descendre sur la Cité: il craint de porter l'épouvante dans les esprits, et qu'on ne le prenne pour un démon maléfique; ayant eu occasion autrefois de juger, combien les habitants de la terre sont enclins aux préjugés, aux superstitions, et à voir des choses surnaturelles dans les événements les plus simples et les plus ordinaires.... Ce n'est pas une crainte personnelle qui le dirige en agissant ainsi: Alphononon est sage; et le sage ne redoute rien que la honte de lui-même et le cri de sa conscience.... Les éléphants qui devinent ses motifs, se hâtent d'exécuter son vœu.

Pendant qu'ils traversaient ce court espace, il pensa comment il se conduirait si les peuples chez lesquels il descendait étaient inhospitaliers, et comment, dans ce cas, il vivrait parmi eux. Il se dit que s'ils étaient barbares, il saurait bien leur échapper avec ses éléphants: quant à ses besoins, il réfléchit qu'il camperait s'ils lui refusaient un asile. Il vit qu'il avait pour un mois de vivres avec lui, et qu'à tout événement, il remonterait à la hâte vers la Lune, ou chercherait d'autres pays.

Enfin ils prennent terre à deux lieues de Paris, et sont accueillis par nombre de villageois, qui, se persuadant que ce qu'ils voyaient étaient des ballons et non des êtres animés, étaient accourus pour féliciter les voyageurs, qu'ils prenaient pour des habitants de leur globe, et qui restent dans un étonnement stupide et mêlé de terreur lorsqu'ils voyent que la monture du voyageur est un véritable éléphant.... Ils sont près de crier au miracle et de s'agenouiller devant lui, lorsqu'Alphononon leur fait entendre par signes, car il ne parlait point la langue, comme *Micromégas*, par science infuse, qu'il était homme comme eux, connaissant parfaitement l'art des signes, qui n'est pas tout-à-fait inutile comme on l'a cru si sottement autrefois,[2] leur fit concevoir qu'il venait de son pays, c'est-à-dire de la Lune.

Bientôt il exerça son talent de physionomiste, et il ne vit rien sur la figure de ceux qui l'entouraient qui annonçât la barbarie. Il s'avança, en perçant le groupe des villageois qui l'entouraient, vers une hôtellerie qu'il aperçut, et où il voulut éprouver si ce peuple était hospitalier: cette observation lui était nécessaire avant d'entrer dans la capitale. Il savait qu'un seul homme pris dans le coin d'un empire, à quelques modifications près, qui tiennent aux usages et au climat, ressemble à la masse de la nation.

Il entra dans l'auberge dont on lui ouvrit les portes avec respect, et on lui offrit à dîner à table-d'hôte, car c'était l'heure du repas, lorsqu'il eut enfermé ses éléphants dans la cour, et qu'il les eut nourris et abreuvés. Il accepta et se mit à table, où il fut comblé de

politesses par tous ceux qui s'y trouvaient, et qui etaient muettes, aucun d'eux n'entendant sa langue, ni le grec qu'il parla, esperant que dans le nombre quelqu'un l'entendrait. (Il l'avait appris dans son ancien voyage.) Ce fut en vain.... Enfin, il fut satisfait des etrangers qui se trouvaient avec lui, et se crut transporte dans les environs d'Athenes, en decouvrant la meme urbanite dans les hommes qu'il rencontrait dans ceux de Paris. Il tira le plus heureux augure sur le caractere des francais d'apres ce qu'il voyait. Il se dit qu'une nation polie ne pouvait etre mechante, et qu'elle pouvait avoir, tout au plus, des vices generaux.... Alphonaponor jugeait assez bien, comme on le voit: cependant j'aurais desire qu'il se fut laisse un peu moins seduire par la politesse; et il aurait du distinguer qu'elle n'est qu'un accessoire des autres vertus, et que, chez nombre de peuples, elle n'est qu'un signe trompeur. Ce que je dis ne regarde point ma nation, a qui on ne pourra jamais refuser le caractere de douceur et de bienveillance envers les etrangers. Ses ennemis sont forces de lui rendre cette justice; et le philosophe, tout en attaquant ses defauts, doit s'attacher a proclamer ses qualites.

Lorsqu'Alphonaponor eut dine, il voulut partir pour la capitale, et il l'annonca par signes a son hote. Celui-ci lui apporta aussi-tot la carte. Voyant que le voyageur ne le comprenait pas, il lui montra une piece d'or, en lui faisant entendre qu'il fallait lui en donner une semblable. Alphonaponor lui ayant fait signe qu'il n'en avait point, l'aubergiste se montra mecontent, et sembla le menacer d'arreter ses elephans.... Alors le Voyageur, qui comprit sa menace, se dit en lui-meme: "Je vois qu'en ce lieu l'or fait tout comme en Grece et a Rome." c'est une epidemie qui parait nee avec ce globe, et qui s'y propage par-tout comme la peste. Quelle-est donc cette manie de tout immoler a ce morceau de boue? Je plains cette nation de n'etre pas hospitaliere, et de suivre le mauvais exemple. Je crains bien que l'or ne parvienne a etouffer en elle les vertus....

Apres avoir reflechi un instant, il se rappela qu'il avait, outre ses instrumens de physique, dont il ne se serait pas defait pour rien au monde, eut-il fallu combattre le village entier, des morceaux de cette matiere qui servaient a assolider les selles de ses elephans; et il resolut d'en detacher deux clous qu'il voulut donner a l'aubergiste. Ce dernier n'avait pu les voir, les selles etant couvertes par d'immenses housses qui les enveloppaient.

Enfin Alphonaponor, qui, a tout prix, ne voulait pas etre en reste avec personne, detacha deux clous de ses harnais, et les donna a l'hote, qui les recut avec mefiance, et ne le laissa partir que lorsqu'il eut fait passer les deux morceaux d'or dans les mains des autres voyageurs, et qu'il fut convaincu qu'il etait paye. Sans doute, il aurait du etre satisfait; Alphonaponor n'ayant pas fait la depense reelle de trente sols, car il n'avait mange que du pain et des legumes, et il lui donnait pour plus de six louis pesans de cette matiere. Cependant l'aubergiste parut ne point l'etre, l'or n'etant pas monnaie. Cette espece d'homme, Alphonaponor en aurait fait la reflexion s'il l'eut connue, est la plus bizarre et la plus intraitable qui soit sur la terre.

Enfin le voyageur monta sur son elephant, et prit au grand trot le chemin de Paris, en se disant que, dans la Lune et tout etat bien police, un voyageur ne serait pas oblige de declouer ses harnois pour payer le plus modique des diners et l'abri de ses montures; et il offrit un hommage aux grecs, dont il exalta l'amour de l'hospitalite....

Il examina avec etonnement, dans sa route, les murailles de boue qui ceignaient ou bordaient les villages. Lorsqu'il en vit formees avec des ossemens, le degout le saisit; et il se dit: "il n'est pas possible que cette ville soit ce qu'elle m'a paru avec mon telescope; ou bien la bizarrerie le bon et le mauvais gout se sont associes pour la construire....

Le trot de ses elephans equivalent au moins au galop des chevaux barbes, il arriva dans quelques minutes aux portes de la capitale. Il franchit les barrieres, en n'ecoutant pas les commis qui semblaient vouloir sonder le ventre de ses elephans, il s'avanca dans le fauxbourg St-Marceau ... "m'y voici enfin, dit-il: mais tout-a-coup il se frotta les yeux, et crut dormir, lorsqu'il appercut les mesures qui composent ce fauxbourg, ses rues etroites, sales, qu'il regarda comme des ruelles; et il s'ecria: "je m'abuse; je ne suis pas a l'entree de cette grande cite: ordinairement un beau palais a un peristile majestueux.... Cependant, apres s'etre rallie, il vit qu'il etait dans un des fauxbourgs de la capitale. Il fit, dans sa pensee, la comparaison des magnifiques rues qui conduisent au centre de la capitale de la Lune, et il pensa que le satellite est bien au-dessus de la planete.

Il poussa plus loin. Apres avoir grimpe un monticule escarpe, et aussi mal entoure que l'entree du faubourg, ou il ne decouvrit pas l'industrie accompagnee de l'aisance, il arriva en face du Pantheon. Il s'arreta a son aspect, et se dit: "voila un batiment qui offre un bel aspect." En meme-tems il ne put s'empacher de rire en observant ses alentours. "Oh! s'ecria-t-il, c'est de la dorure sur un manteau de drap dechire!" Il s'avanca vers le petit tertre, qu'on nomme place, pour l'observer, et il reflechit qu'il fallait que celui qui avait donne l'idee de placer ce monument en ce lieu fut un insense. "C'est pour les habitans de la Lune et les voyageurs qu'on a voulu le construire, et non sans-doute pour les habitans de la Cite!" s'apercevant que dans l'endroit ou il est place, il n'est appercu d'aucun point de la ville, et que les Parisiens ne peuvent le voir que lorsqu'ils sont en route, il s'interrogeait, en se disant: "Pourquoi sont faits les monumens dans une ville?" Pour frapper a chaque instant les regards de ceux qui l'habitent; pour leur donner une idee de leur grandeur, de leur genie, et pour concourir sur-tout a l'utilite publique. Pour cela il faut qu'ils soient en harmonie avec la cite.... J'entrevois que l'harmonie est meconnue en ces lieux, quoiqu'elle soit la base sur laquelle le bon et le beau s'etablissent.... Combien ce monument fait ressortir la laideur de ce qui l'entoure!"

Il s'avanca jusqu'au centre de la ville, suivi d'une multitude de

personnes qui, a l'aspect de ses elephans, de sa figure et de son costume, s'etait rassemblee autour de lui, et qui grossissait sans cesse. Les ateliers, les magasins, tout etait abandonne des qu'on l'apercevait: on se heurtait, on s'injurait, on se battait pour l'approcher de plus pres. Alexandre, en entrant a Babylone, n'eut pas une escorte aussi nombreuse qu'il ne l'eut avant d'arriver au Pont-Neuf. Alphonaponor ne se deconcerta point en voyant cette cohue: il continuait meme ses soliloques, en se disant: "je vois que je suis chez un peuple qui immole jusqu'a ses travaux a la curiosite. Si ce n'est pas une preuve de sagesse, du moins ce n'en est pas une de mechancete. Le curieux est leger; l'homme leger n'a pas la force de nuire. Cependant il ne pouvait concevoir que deux elephans, dont on ne voyait pas les ailes, qui etaient cachees sous leurs housses, ce qui, selon lui, aurait pu piquer l'attention, pussent exciter un tel enthousiasme. Quant a sa personne, il ne pensait pas qu'elle dut paraître extraordinaire. Il portait une robe longue, a peu pres faite comme celle des Grecs, et, sur son visage, il ne decouvrait aucun trait qui fut different de ceux de ce peuple.

Lorsqu'il fut arrive au Pont-Neuf, il jeta sa vue sur les batimens qui bordent la riviere, notamment sur le Louvre, dont il apercevait la colonade et qu'il analysait d'un coup-d'oeil; et il dit: "on trouve ici les arts; mais encore un defaut d'harmonie. Quel est donc l'aspect de cette colonade? Ne peut-on la contempler qu'en oblique?... Son imagination commença a s'egayer, en trouvant au moins un aspect de cite.

Pendant qu'il faisait ces observations, le concours augmentait autour de lui; et, comme il s'etait arrete pour contempler le Louvre, il vit qu'il lui etait impossible de percer la foule, qui l'avait entierement cerne, qu'avec la plus grande difficulte. Il aurait bien pu faire une trouee; il n'avait qu'a dire un mot a ses elephans, et tout aurait ete renverse et disperse en un clin d'oeil: mais il portait a l'excès: l'humanite, et la politesse qui emane d'elle, il se serait laisse fatiguer et froisser pendant une heure, avant d'ecraser le plus petit des etres. Ses elephans se conduisaient de meme, ces animaux etant de la trempe de ceux de notre globe, qui, on le sait, sont amis de l'homme.

Enfin il parvint a se degager sans occasionner aucun desastre, et aussi-tot il chercha de ses yeux une hotellerie: l'enseigne qu'il avait vue sur celle du village ou il avait dine lui avait appris a les distinguer. N'en apercevant point, et presumant que, dans une population semblable, il se trouverait peut-etre quelqu'un qui parlerait le grec, il s'adressa au peuple en cette langue. Il ne fut point compris. Alors il employa l'usage des signes, et il le fut. Chacun s'empressa de les conduire dans un hotel de la rue de Lille, ou, malgre l'enormite de la porte cochere, il ne fit entrer qu'avec peine ses elephans, qu'il fut oblige de laisser dans la cour, qui suffisait tout au plus a l'etendue de leurs ailes, malgre que la nature, qui sait tout envisager et tout prevoir, les eut faites comme celles des chauve-souris, et encore avec plus d'art. Elles se repliaient verticalement et horisontalement a la fois; ce qui les

reduisaient a peu pres a la longueur de celles des aigles, en proportion de leur corps.

Il entra dans l'hotel apres avoir donne ses soins a ses animaux, et sans les decharger: ce qu'il avait vu, lui faisait augurer qu'il ne resterait pas long-tems dans cette ville. Il croyait deja connaitre la nation qu'il visitait: d'ailleurs, il voyait que ses elephans seraient tres-mal dans cette cour. Heureusement qu'on se trouvait dans la belle saison.

En entrant dans l'appartement qu'on lui donna, il montra la plus grande surprise. Il lui parut encombre de meubles, et il chercha comment il pourrait s'y remuer. "A quoi bon tant de meubles, dit-il en lui-meme, n'est-ce pas assez de ceux qui sont necessaires? Ces chambres pourraient porter aisement le nom de magasin, car elles en representent un..." s'arretant ensuite sur les ornemens, il jugea que leur multitude les deparaient; et il s'ecria: "trop d'ornemens fatiguent la vue; il y a une borne meme dans le beau." Il considera le lit, et sentant le duvet qui etait entre les matelats, il vit qu'il etait chez un peuple ami de la mollesse. Il tira une consequence singuliere de cette decouverte, et il se dit: "comment, celui qui couche dans ces lits peut-il, s'il voyage ou s'il fait la guerre, car je m'appercois que ce peuple l'aime ainsi que les Grecs et les Romains, coucher sur la terre humide, ou rester expose aux intemperies de l'air? Ce peuple doit etre sujet aux plus grandes maladies, a cause de la froideur et de l'humidite de son atmosphere: il est impossible de passer de l'extreme chaleur que procurent ces lits, a un extreme froid sans s'en ressentir: l'habitant de ma planete, quoique plus vigoureux que celui de la terre, je n'en puis douter d'apres les efforts que j'ai vus faire ici pour lever les plus faibles fardeaux, n'y resisterait pas.... Il chercha envain s'il y avait un bain dans la maison. L'appartement qui contient le bain est un des plus essentiels des maisons des habitans de la Lune; et sans doute il devrait l'etre aussi des notres; la proprete devant l'emporter sur la magnificence. N'en trouvant point, il pensa qu'il ne lui restait qu'a se coucher. Il ne voulut point se mettre dans le lit, ou il apprehenda d'etouffer de chaleur. Ayant pris une peau d'original, car il s'en trouve dans la Lune, et qui lui servait dans ses voyages, il se coucha dessus, apres l'avoir etendue sur le plancher, et s'endormit aussi-tot.

A son reveil, qui fut tres-prompt, car il ne dormait ordinairement que trois heures; (on connait ses idees sur le sommeil), deux hommes qui etaient dans la foule qui l'avait escorte jusqu'a l'hotel, et qui avaient distingue que c'etait l'ancien grec qu'il parlait, se presenterent a lui pour lui offrir leurs services. Ceux-ci etaient des maitres de langue grecque. Ils lui parlerent, ou crurent lui parler cet idiome. Alphonaponor ne comprit que quelques mots de leur discours, et sur tout ceux ou ils lui disaient qu'ils etaient maitres de grec. Rien n'egala l'etonnement du lunian. Il parut stupefait lorsqu'il envisagea qu'il ne pouvait les comprendre. Cependant, se dit-il, j'ai su le grec; j'en appelle a Aristote et a Socrate avec qui j'ai converse dans cette langue, et qui s'y connaissaient sans doute. Je suis sur aussi de ne l'avoir pas oublie: je porte une memoire ou

tout se grave comme sur l'airain: Je pourrais repeter, mot pour mot, les discours qu'ils me tinrent a l'epoque ou je les connus. Il pensa alors, et avec raison, que ceux qui s'annoncaient comme des maitres de l'ancien grec, etaient des ignorans qui ne le connaissaient point; et il les congedia, en conservant l'espoir d'en trouver de plus instruits. Ayant tout-a-coup reflechi que, puisque ceux-ci avaient ete reconnus pour maitres, il fallait qu'il existat une erreur generale sur cette langue, il revint sur son idee, et son esperance, de se faire entendre, s'aneantit.

Le meme jour, il eut encore occasion de voir huit ou dix de ces professeurs de grec, habille a la moderne, et il n'eut pas lieu d'etre plus satisfait. Cependant, avant la nuit, il en vint un, qui fut le dernier, et qui frappa Alphonaponor par l'ensemble de ses traits. Il crut y decouvrir quelques signes de l'ancien grec, dirige par son grand art sur la physionomie. Celui-ci se fit entendre, parce qu'il parla la langue d'Aristote, quoique d'une maniere assez confuse. Enfin Alphonaponor avait trouve en lui ce qu'il lui fallait; c'est-a-dire, un truchement.... Que ceux qui ont voyage, et qui se sont trouves dans la situation ou etait notre heros, jugent qu'elle dut etre sa joie en ce moment. Il embrassa l'homme qui lui parlait, et lui ayant raconte en deux mots qu'il etait sujet du roi de la Lune, il voulut savoir pourquoi on se disait maitre de grec a Paris, lorsqu'on n'entendait point cette langue. Apres que le personnage lui eut appris qu'il etait un descendant des Grecs, voyageant lui-meme en France, et que l'idiome des anciens avait ete conserve comme un depot sacre, de pere en fils, par ses ayeux, qui le lui avait transmis; tandis que ses compatriotes avaient substitue a ce langage harmonieux le jargon le plus barbare; il lui dit que c'etait une manie des Europeens de parler grec, et de vouloir corriger les anciens grecs eux-memes. Il ajouta qu'il n'avait pas trouve encore un seul savant qui l'expliquat correctement, et il dit que les plus habiles lui avaient fait modestement l'aveu de leur insuffisance.

Alphonaponor, tres-satisfait de la decouverte d'un descendant de ses anciens amis, le pria de s'associer a lui pendant son sejour a Paris, qu'il dit devoir etre fort court.... Le grec, qui etait un homme raisonnable, qui, sage et eclaire comme Anacharsis, voyageait encore pour s'instruire, et qui avait juge, aux premiers mots que lui avait dit Alphonaponor, et a son air simple et plein de dignite, que son ame possedait l'elevation, que son esprit etait eclaire; et qu'il connaissait les grands devoirs de la societe, acceda a son voeu avec joie, et lui promit de ne pas le quitter tant qu'il resterait en France: il consentit meme, d'apres l'invitation d'Alphonaponor, d'habiter des le jour meme avec lui.... Lorsque deux hommes ont une maniere de penser egale, lorsqu'ils marchent au meme but, une liaison etroite est bientot formee; c'est ce qui arriva entre le grec et le lunian.

Ils commencerent a s'entretenir sur la patrie de Socrate. Alphonaponor fit l'eloge des philosophes qu'il avait connus, et que _Marouban_ (ainsi se nommait le grec) connaissait par tradition. Ensuite ils s'entretinrent de l'Europe, que, Marouban, exact et profond

observateur, fit connaître au lunian sous le rapport de ses lois, de ses mœurs il lui parla de la politique dont les souverains ont voulu faire un lien entr'eux, et sur laquelle ils ont établi ce qu'ils appellent système de balance, ou mobile d'équilibre de pouvoir; système qu'il dit n'avoir existé que dans la tête des souverains ou de leurs ministres. Il crut le prouver en faisant l'histoire de leurs guerres, et montrant le tableau des renversements successifs des états, tant garantis que non garantis par ce prétendu pacte.

Enfin ils allaient s'entretenir sur la France, lorsque des cris percans qu'ils entendirent dans la cour annoncèrent un événement extraordinaire. Ils coururent aux fenêtres, et quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent un homme que les deux éléphants avaient enchaîné avec leurs trompes, qu'ils serraient de manière à l'étouffer, et sur-tout lorsqu'ils aperçurent que celui-ci tenait un des vases avec lesquels Alphononon les abreuvait. Le lunian découvrit aussitôt le mystère de l'aventure. Il dit à Marouban que sans doute cet homme était un voleur qui avait voulu dérober la coupe, et que les éléphants le tenaient prisonnier jusqu'à son arrivée. Il ajouta qu'il lui était arrivé une aventure à-peu-pres semblable en Grèce, ce qui lui faisait faire ce rapprochement...

En effet, étant descendus aussitôt, ils apprirent par la bouche même de ce misérable, qui avoua son crime pour se soustraire à la question terrible ou le mettaient les deux animaux, qu'il avait eu ce dessein. Alphononon s'étant approché, les éléphants lâchèrent, à sa voix, le personnage; mais ce ne fut que lorsqu'ils virent la coupe dans les mains de leur maître.

Alphononon demanda alors à Marouban ce qui avait pu porter cet homme à voler ce vase. Le grec l'ayant examiné avec étonnement et admiration: "Comment, s'écria-t-il, vous vous en étonnez? Parce que ce vase est, en ces lieux, un trésor. Apprenez qu'il vaut une somme immense: il est formé d'un diamant. Je m'y connais: mes compatriotes sont devenus malheureusement très-experts dans la connaissance de cette matière, et j'ai été à portée de l'apprécier en vivant avec eux. Sans doute, le voleur s'y connaît aussi..." C'est un cristal de ma planète, lui répondit le lunian; et nous n'y mettons de prix qu'en raison de sa dureté, c'est ce qui nous le fait choisir pour nos vases de voyage. Je m'étonne qu'en ces lieux on le regarde comme un trésor. Je me rappelle cependant que je vis en Grèce de ces cristaux auxquels on mettait un grand prix. Je l'avais oublié, comme je le fais de tout ce qui tient à la puérilité.... "Je n'aurais pas cru que cette bizarrerie eût été transmise aux Français."--"Ces objets sont envisagés de même en tous les lieux polices de la terre, répondit Marouban: le diamant rivalise avec l'or, et équivaut au signe monétaire; il le représente même. Avec le prix de ce vase vous pourriez traverser toute notre planète; car je suppose qu'il vaut au moins quarante millions de livres." Il lui expliqua ce qu'était un million ou ce qu'il représentait, vu les besoins de la vie. Alphononon lui dit qu'il ne s'en serait pas doute, et qu'il ne concevait pas la manie extravagante des habitants de la terre, de donner un prix inconcevable à des objets qui n'avaient point de valeur

au fond, et qui ne pouvaient être mis en balance contre un seul épi de ble.

Marouban lui observa alors qu'il devait cacher le vase, et les autres objets de nature semblable qu'il pourrait avoir, en lui faisant entrevoir qu'il courrait le risque d'être égorgé avec ses éléphants, au sein même de la ville, si on apprenait qu'il les possédait. Le lunien se recria, en disant: "il n'y a donc pas de lois en ce pays qui veillent sur les jours des étrangers et de ses habitants?"--Il y en a, répondit Marouban; mais elles sont presque toujours impuissantes contre le crime. Il se propage d'une manière effroyable, et, quoiqu'on fasse, on ne peut parvenir à l'extirper, parce que ses racines sont très-profondes. Elles tiennent jusqu'au fond des cœurs, ou elles sont attachées par l'immoralité, par l'avarice et l'égoïsme qui prennent chaque jour plus de puissance.... Alphonaponor fut rempli de surprise en entendant ces mots, et il dit au grec que dans sa planète on n'avait jamais vu un événement semblable.... "Comment, répartit Marouban, dans la Lune on ne connaît point les voleurs?"--Non, répondit Alphonaponor, parce qu'on ne met du prix à rien qu'à la vertu, et que l'infamie est réservée à celui qui la méconnaît...." Marouban fut extasié. Il allait questionner le lunien sur la constitution morale de l'empire de la Lune, lorsque l'hôtel fut tout-à-coup assailli par une foule de curieux qui demandèrent à Alphonaponor l'avantage de l'entretenir. Comme son but était d'apprécier à la haine cette nation, il pensa qu'il devait parler à tout le monde, et il permit d'entrer, en priant Marouban de lui transmettre les discours des personnages.

Parmi ceux qui parurent, étaient un anatomiste et un médecin. Ils venaient, l'un pour examiner s'il était organisé comme les hommes de la terre, car on avait déjà su qu'il descendait de la Lune, et le médecin voulait connaître pourquoi il portait un teint si fleuri et une constitution si robuste. En effet Alphonaponor était la santé en personne: quoiqu'âge de plus de deux mille ans, il ne paraissait être que dans l'âge de virilité; et tout indiquait en lui le tempérament le plus fort. Le médecin voulait apprendre, en outre, si on connaissait dans la Lune la catalepsie, l'apoplexie, la goutte, et notamment la maladie qui fut, dit-on, le fatal présent de Colomb; mais qu'on trouve sur notre hémisphère, sous le nom de lèpre, dans les temps les plus reculés ... Il voulut enfin savoir s'il y avait des médecins dans la Lune, et quelle influence ils y avaient.

Après divers compliments, dont les médecins sont moins avares que de bons remèdes et de guérisons, il expliqua le motif de leur visite, en faisant entrevoir, par un excès de gloriole, que cela tenait à l'intérêt général; et il fit ses questions au lunien... Celui-ci répondit à l'anatomiste: "Je suis doué d'intelligence; l'êtes-vous? êtes-vous raisonnable? Dans ce cas vous me ressemblez au moral. Quant au physique; je mange, non des animaux que vous appelez boeufs, mais d'une farine égale à la votre; comme vous je digère et je fais toutes mes fonctions: j'ai donc un estomac, des viscères, des intestins. Ma configuration est la même que la votre, à très-peu de chose près, car j'ai des yeux, des mains, des jambes, des pieds, etc. Vous n'avez, de

votre cote, aucune observation a faire sur moi qui soit avantageuse an general..." Se retournant alors vers le medecin, il lui dit: "Nous ne connaissons ni la catalepsie, ni l'apoplexie, ni la goutte, ni ce que vous nommez le present de _Colomb_, dont je vous prierai ensuite de me faire connaitre la nature; et cela, parce que nous ne faisons aucun exces, et parce que nous n'avons point de medecins. Je me rappelle avoir entendu parler de la goutte en Grece, et je m'appercus que ceux qui en etaient affliges etaient des hommes intemperans, et qui ne savaient pas se servir de leurs jambes. Je reflechis qu'un rouage s'enraye, si son frottement est suspendu avec sa rotation; et j'expliquai alors mathematiquement la cause de la goutte. Si nous ne l'avons point, il y a encore pour raison que nous ne nous servons que tres-rarement de chars dans notre planete; c'est un supplice pour nous que de nous y faire entrer. Nous savons que la nature nous a donne des jambes pour en faire usage, et que c'est de leur action continuelle que doit naitre l'equilibre de nos humeurs...."

"Comment, dit le medecin, profitant d'une petite pause que fit le voyageur, vous avez banni notre art de votre planete? Cependant il est certain qu'il est utile dans une infinite de cas. Repondez: y a-t-il jamais eu des medecins? Peut-etre vous ne les connaissez pas...."

"Pour le malheur de nos habitans, repliqua Alphonaponor, il s'y en introduisit, qui attestaient avec arrogance pouvoir desarmer la mort meme, et la firent triompher pendant le peu de tems qu'ils y resterent. On aurait dit qu'elle les avait choisis pour ses agens, et qu'elle les dirigeait. C'etait des charlatans dont l'ignorance etait masquee par l'orgueil et l'audace. Nos loix en firent bientot justice en les proscrivant. Nous n'avons pourtant pas meconnu et aneanti tout-a-fait votre art: nous savons qu'il faut quelquefois aider la nature; et nous avons conserve quelques hommes qui s'en occupent nuit et jour. Ces hommes sont payes par le gouvernement. On connait leur extreme prudence, leur moralite et leur experience; ainsi lorsqu'on les consulte, c'est un pere et un etre bienfaisant a qui l'on s'adresse. Ils ont rendu de tres-grands services; aussi les avons-nous entoures de la plus haute consideration. Nous ne les appelons point medecins; mais des sages...." Alors il revint sur sa question relative au present de Colomb. Le medecin, qui avait ete deconcerte, et qui s'etait rassure ensuite en pensant que jamais on n'imiterait les habitons de la Lune ici bas, vu que le meme esprit de sagesse ne pouvait s'y etabliir, lui dit, apres lui avoir fait un tableau des effets de cette maladie, qui fit frissonner d'horreur Alphonaponor, qu'elle avait ete apportee d'Amerique lors de la decouverte de ce continent.... "Eh! quel diable alliez-vous faire en Amerique pour y chercher un fleau si redoutable? N'aviez-vous pas assez de la catalepsie, de la goutte et de l'apoplexie, sans vous mettre en butte a des maux encore plus terribles: on dirait que celui qui dirigea cette operation, etait un des charlatans de la Lune, qui voulait couvrir votre globe de cette lepre pour pouvoir se rendre necessaire, et faire triompher son ignorance et son art fatal...." Marouban lui ayant dit que l'appat de l'or avait ete la source de ce malheur, le lunian s'ecria avec le ton de l'indignation: "Terrestriens, vous meritez votre sort! Quand on s'agenouille devant une idole si vile, on merite

de recevoir de sa divinite les plus funestes presens.

Le medecin, qui avait ete etonne en lui entendant dire qu'il avait vecu deux mille ans, lui temoigna sa surprise sur ce qu'il annoncait, et lui dit qu'il lui semblait qu'il n'etait pas dans la nature de l'homme de vivre si long-tems.... "Cela peut etre vrai pour les habitans de la terre, repondit Alphonaponor, quoique, d'apres ce que j'appris autrefois en Grece: il soit certain qu'il depend de vous de vivre un siecle ou beaucoup plus sur votre globe[3]. Quant aux habitans de la Lune, ils vivent ce tems parce qu'ils fut organises differemment, parce qu'ils habitent dans un horison moins impur que celui de la terre, parce que leur nature n'est point degenerée, parce que le germe de la vie n'est pas empeste comme chez vous dans sa source, et parce que nous ne faisons pas, chaque jour, comme les Terrestriens, tout ce qu'il faut pour nous detruire. Nous avons confie le soin de notre vie a la sobriete, a la temperance et au travail: ce sont eux a qui nous sommes principalement redevables de notre conservation. Je pourrais trouver sur votre globe des exemples physiques, qui vous prouveraient combien une organisation vicieuse est pres de l'aneantissement. Ne voyez-vous pas des arbres, dont le germe est altere, perir en un instant; tandis que d'autres, de la meme espece, durent des mille annees. J'ai fait ces observations dans la foret de Dodone, en Grece. Elle est applicable aux Terrestriens et aux Lunians.... Habitans de la Terre, n'accusez point la nature qui a fait tout pour vous; mais vous seuls qui, par vos vices et votre mauvais regime, preparez votre destruction; et vous engloutissez, comme des insenses, dans le gouffre de la mort que vous pourriez eviter si etiez plus sages.

Lorsqu'il eut parle au medecin, un troisieme personnage, qui etait present, lui demanda pourquoi il avait pris pour monture des elephans, en observant que la lourdeur de ces animaux devait retarder sa marche; et s'il n'y avait pas des animaux ailes plus legers dans sa planete.... Le lunian lui repondit qu'il y en avait; mais que l'intelligence de l'elephant l'a fait preferer chez eux a tout le reste. Que sont, s'ecria-t-il, la grandeur, la grosseur et les autres qualites mathematiques, lorsqu'il s'agit de l'intelligence. Il me parait, ajouta-t-il, qu'on ne l'a pas bien appreciee sur ce globe; et qu'on s'attache a l'ecorce et non au corps. A peine ceux-ci etaient sortis qu'un concours de femmes se presente a la porte, et entoure l'hotel. Toutes demandaient a voir l'habitant de la Lune; et l'on decouvrait dans leurs yeux un desir, qui eut pu etre interprete d'une maniere tres-maligne, mele a la curiosite. Marouban ayant instruit Alphonaponor de leur demande, l'engage a les faire entrer. "Cela vous amusera, dit-il, et peut-etre vous prendra-t-il envie d'eprouver ce qu'on vaut en amour sur notre globe."

--"J'ai une femme dans la Lune, que j'idolatre, repondit Alphonaponor; ainsi je ne ferai rien pour les habitantes de la terre, dussai-je trouver ici l'egale de la Venus des Grecs pour la beaute. Cependant voyons-les. Je m'instruirai au moins aupres d'elles: quoiqu'on en dise, je sais qu'on apprend toujours quelque chose aupres des femmes.

Marouban les ayant faites entrer, elles se montrèrent extasiées en découvrant la bonne mine, la fraîcheur, en un mot la beauté d'Alphononon, et sur-tout l'extrême politesse avec laquelle il les recut; car les femmes sont très-susceptibles de s'attacher à la politesse; elle la comptent même trop souvent pour ce qu'elle ne vaut pas.... Enfin elles s'assirent, et comme elles étaient presque toutes jeunes et jolies, elles lancerent à l'envi des oeillades sur le voyageur. Les minauderies ne furent pas épargnées, et chacune forma l'espoir de voir le lunian lui jeter le mouchoir. Cette prétention commune dut exciter entr'elles des débats qui ne se manifestèrent que par des regards; mais qui dirent beaucoup à Alphononon: ils lui firent juger combien les femmes prétendent à régner sur les hommes sur notre globe. Il s'en aperçut sur-tout lorsqu'il s'adressa à certaines d'entr'elles, qu'il parut distinguer.... Mais nulle de ces femmes ne devait obtenir de lui d'autres regards; et il les congédia en redoublant de politesse. Il y parvint avec la plus grande peine; elle paraissaient vouloir toutes s'établir dans son hôtel[4].

Des qu'elles se furent retirées, le lunian témoigna son étonnement de voir ces femmes vêtues comme les anciennes grecques. "D'où vient cette singularité? dit-il; j'ai cru un instant me trouver à Athènes...." Marouban lui répondit que la folie de la mode avait introduit ce costume en France, et il dit qu'au moins le bon goût y avait gagné. En même temps il fit observer à Alphononon que ce costume était opposé au climat de Paris, et il lui prédit qu'il nuirait autant à la population que la guerre. Il ajouta que tout annonçait que les femmes ne l'abandonneraient point, parce qu'elles croient qu'il leur est avantageux, et qu'il tend à réveiller les desirs des hommes, qu'elles jugent très-enclins à s'engourdir.... "Ces femmes ne connaissent pas leurs intérêts, répondit Alphononon. Outre que toutes ne gagnent pas à montrer leurs formes, comme je m'en suis aperçu en envisageant plusieurs de celles que nous venons de voir, elles devraient savoir que l'imagination pare la beauté lorsqu'elle est sous le voile. L'illusion leur est alors favorable, au lieu que l'aspect de la réalité la fait disparaître, et les desirs s'enfuient avec elle...." Le lunian demanda aussitôt à Marouban quelle était la trempe morale de ces femmes. "Je crois l'avoir appréciée, dit-il, et je veux me convaincre si je me suis trompé...." Marouban, lui répondit: "je ne vous instruirai jamais aussi bien que le fera une de ces femmes elle-même. Prenez une maîtresse parmi celles qui se présenteront à vous, ne fut-ce que pour trois heures, et vous connaîtrez leurs principes et leur but. Il s'en trouve de très-aimables; vous serez charmé d'en faire le rapprochement: la femme est ce qu'il y a de plus attachant en ces climats. Par elle vous jugerez les hommes; car il y a un grand rapport entre les deux sexes."

"J'y consens, dit le lunian; fais-moi connaître une de celles que tu dis aimables; je me plairai à converser avec elle. Je suis de ton avis; leur conversation sert à juger des mœurs d'un peuple peut-être mieux que tout autre objet. En outre, l'aspect d'une femme, de quelle nature et pays qu'elle soit, nous est toujours plus agréable que celui d'un être de notre sexe; c'est une des plus grandes finesses qu'ait employé la nature pour former le rapprochement qui enfante l'harmonie

par la regeneration."

Marouban se retira dans l'appartement qu'il avait pris dans l'hotel. Alphonaponor fut visiter et embrasser ses elephans[5], et annonca a l'un d'eux qu'il partirait le lendemain pour sa planete, voulant donner de ses nouvelles a l'empereur. Apres cela il ecrivit au roi de la Lune ce qui suit.

Au roi de l'empire de la Lune.

"Je suis dans le coin de la terre qui fut nomme Gaule autrefois, et qui a pris le nom de France. J'ai trouve un peuple poli, aimable, mais que tout m'annonce etre le plus frivole de ceux qui habitent cette planete. J'ai decouvert en lui une fierte naturelle et une audace qu'on croirait opposee a son caractere; mais la nature semble s'etre plue a le former d'elemens contraires; enfin c'est le grec de l'Attique il y a deux mille ans. Comme il me parait l'un des plus influens sur ce globe, je vais rester quelques jours chez lui; je verrai ensuite si je dois pousser plus loin. Je crois entrevoir que je n'eu aurai pas besoin: cette ville abonde d'etrangers; l'Europe entiere s'y trouve reunie. J'espere pouvoir hater ainsi mon retour. J'ai eu le bonheur de trouver un des descendants de Socrate et de Platon, dont je vous entretins au retour de mon voyage dans leur pays, et qui meriterent votre estime; car ils ont fait l'ornement de ce globe, et ils auraient pu briller, par leurs vertus, dans le notre. Ce personnage me sert de guide et d'interprete. D'apres mes entretiens avec lui, et les notions qu'il m'a donnees sur ce continent, le seul redoutable aujourd'hui, j'ai pense que, quoiqu'il arrive, votre trone et le sort de vos sujets, qui est plus precieux pour vous que votre trone, sont a l'abri. Vous avez seul l'egide de a sagesse pour les couvrir, et contre lequel doivent se briser tous les efforts des habitans des planetes s'ils peuvent jamais se reunir contre vous. Comme homme, egal a vous, je vous salue; comme enfant, vous etes le pere de tous vos sujets, je vous embrasse."

ALPHONAPONOR.

Cela fait il se coucha. Son imagination, remplie de l'idee de son pays et des tableaux rians qu'il lui offrait sans cesse, fut livree aux plus douces illusions. On pourrait dire, d'apres cet exemple et d'apres cent mille autres, que le sommeil ne procure a l'homme ces agreables impressions que lorsqu'il porte une ame degagee du vice et tourne vers la nature. Le scelerat trouve l'inquietude et l'agitation en son sein: le remords et la douleur s'attachent a l'homme pervers, meme a l'instant ou il semble dans les bras de la mort. Cette verite, je n'ose pas l'affirmer, ne serait-elle pas un presage ou un signe reel du sort reserve aux mechans dans l'eternite?....

A peine il fut jour qu'Alphonaponor descendit vers ses elephans, et remit la lettre pour l'empereur de la Lune au plus age d'entr'eux, et par consequent au plus experiente. Ce voyage demandent beaucoup de precision de la part de l'animal; aussi envisagea-t-il sa prudence comme necessaire. Apres lui avoir enjoint, en l'entretenant comme il

aurait fait un valet, de venir le rejoindre a Paris des qu'il aurait rempli sa commission, ce qui, selon lui, devait etre le lendemain au soir, il le degagea de tout fardeau, et l'ayant conduit sur la place de la Revolution, ou il pouvait seulement deployer ses ailes et prendre son essor, il le vit s'elever avec force et majeste, et s'elancer en ligne oblique dans l'horison de la terre, qu'il traversa comme l'hirondelle la plus active... Il revint a l'hotel des qu'il l'eut perdu de vue, et le coeur un peu gros, de s'etre separe de son cher elephant. Quelque surete qu'il eut de la conservation de celui-ci, il etait attriste. Nous ne voyons pas disparaitre d'une seule stade (ce fut la mesure terrestre qui s'offrit en image aux yeux du lunian) l'objet qui nous est cher sans sentir notre ame emue. D'ailleurs, Alphonaponor avait sous les yeux les grosses larmes qu'il avait vu verser a l'elephant lorsqu'il l'avait quitte. Ces larmes retombaient sur son propre coeur, et il se disait: "Quelle est la puissance de la sensibilite! Elle est telle que j'acheterais de mon sang les larmes que mon quadrupede versait, et que je me ferais tuer pour le sauver." Cependant, reflechissant que son devoir l'avait force a s'en separer, et envisageant que toutes les douceurs, toutes les jouissances et tous les biens doivent etre immoles au devoir, il calma son coeur et revint dans l'hotel ou il redoubla de caresses envers l'autre animal, tant pour le consoler du depart de son compagnon que pour satisfaire son coeur.... Telle est la nature de l'homme, et de la terre et de la Lune, de montrer plus d'affection pour l'objet qui lui reste, lorsqu'un autre, qui lui est egalement cher, lui a ete ravi.

A peine etait-il rentre dans son appartement, et avait-il rejoint Marouban, que l'hotel fut de nouveau assiege par les femmes. Les plus pudiques tachaient de se faire regarder par Alphonaponor, tout en ne paraissant occupees que de son elephant. Marouban lui fit considerer cette tactique, qui indiquait la ruse naturelle a la femme, qui la porte a montrer l'indifference dans le moment ou elle est devoree par le desir. Alphonaponor s'etant arrete sur ce qu'il lui disait, et employant sa logique sure et son art de physionomiste, conclut qu'il ne se trompait point.... Marouban ayant envisage au meme instant une de ces femmes, dit au lunian: "Voyez-vous cette jolie brune qui parait porter la vivacite a l'exces, et dont les yeux petillent d'esprit, je la connais; elle est aimable quoique extremement frivole. Je vous conseille de la choisir pour celle que vous avez dessein d'entretenir."--"Soit, repondit Alphonaponor; autant celle-la qu'une autre: d'ailleurs son air et sa vivacite ne me deplaisent point."

Alors abordant la dame avec Marouban, elle parut confuse et joua la pudeur, dans le moment ou elle etait animee par la joie, qu'excitait en elle l'orgueil d'avoir fixe les regards d'Alphonaponor, et par l'esperance de le rendre amoureux et de triompher de ses rivales, ce qui est pour les femmes francaises, une jouissance plus grande que celle occasionne par l'appat des plaisirs. Le lunian l'invita a entrer dans son appartement. Elle parut s'y refuser. Alphonaponor allait renoncer a la presser davantage, ayant l'habitude de ne jamais contraindre personne: mais Marouban lui dit que cette petite facon etait un autre effet de la tactique qu'il lui avait fait connaitre, qui fait refuser d'abord par les femmes ce qu'elles ambitionnent le

plus.... Le lunian lui repartit:

"Voilà une singulière bizarrerie, et qui s'allie bien à toutes celles que j'aperçois sur votre globe. Pourquoi faire des façons lorsqu'on a envie de quelque chose? C'est martyriser son cœur. J'entrevois que jusqu'aux femmes tout est ici malheureux; et je découvre avec dépit et pitié que chacun aide à forger la chaîne qui l'écrase."

Enfin la dame étant entrée s'humanisa. Peu à peu la fausse honte qu'elle avait fait paraître disparut de son front, ou la gaieté et la folie reprurent la place qu'ils lui avaient un instant cédée. Bientôt: bannissant toute étiquette, elle assaillit Alphononon de questions, et avec une volubilité et une curiosité inexprimables; ce qui étonna d'abord le voyageur, mais finit par l'amuser beaucoup, et par l'éclaircir de plus en plus sur les mœurs de la nation chez laquelle il se trouvait. "Dites-moi, mon cher lunian, qu'elle est l'influence des femmes dans votre planète? Y sont-elles coquettes?" Presumant qu'Alphononon ne comprendrait pas le mot, ou que Marouban le définirait mal; "c'est-à-dire, ajouta-t-elle, par périphrase, si elles jouent le sentiment lorsqu'elles ne l'éprouvent point, comme on fait en France, et si elles mettent leur gloire à inspirer de l'amour à tous les hommes qu'elles rencontrent. Sont-elles mignardes dans les moments où elles veulent obtenir ce qu'elles désirent? Ont-elles des vapeurs lorsqu'on ne fait pas ce qui leur plaît? Se font-elles un scrupule d'adopter des amans, à leurs époux? Et dit-on dans votre planète, pour justifier cet usage, que la monotonie est le fléau de la vie et l'antagoniste du bonheur? Enfin les maris sont-ils complaisans comme sur notre globe, et sur-tout dans cette ville? font-ils accueil aux amans de leurs femmes? et croiraient-ils donner dans le mauvais ton s'ils se conduisaient différemment? Dites-moi enfin quelles sont les modes de la Lune? Je brûle de les connaître, et je voudrais les porter la première. Les modes doivent y être en vogue, et faire, comme en France, les délices de tous. Y porte-t-on la robe à la Psyche, à la Circassienne, à la Hebe? N'oubliez pas, non plus, de me dire s'il y a un opéra dans la Lune? Comment y paraît-on? les acteurs, les chanteurs et danseurs sont-ils aimables, et font-ils les délices des femmes de votre monde? Comment est grande la salle? Quelle forme a-t-elle? Comment est-elle décorée et éclairée? S'y voit-on de tous les points? Dites-moi tout; je suis d'une curiosité extrême pour ces choses. Avez-vous des ballets? Enfin en sort-on avec des vapeurs comme à Paris? ... Parlez vite; racontez-moi tout cela: Nous parlerons ensuite de nos amours, car je prétends bien vous enchaîner un moment."

Alphononon était resté interdit en voyant sa curieuse vivacité, et sur-tout, en entendant ce qu'il regardait comme les plus bizarres questions. Enfin, s'étant dit qu'il faut prendre les gens comme ils sont, il répondit à la dame ... "Les femmes dans notre planète, ne ressemblent point du tout à celles de ce pays, si elles sont enclines aux penchans et sentimens que vous venez de manifester.

Elles ont sans doute de l'influence; les êtres les plus charmans de la nature doivent être distingués: mais elles ne l'obtiennent que lorsqu'elles allient à la beauté et à leurs charmes naturels,

les éclatantes vertus. Ce sont elles-mêmes qui leur donnent à l'exclusion des autres qualités. Elles ne cherchent point à attacher à leur char mille amans, et à rendre amoureux tous les hommes qu'elles rencontrent: ce serait le projet le plus extravagant. Ignorez-vous ici bas que la beauté même ne peut imposer la loi à l'amour; et que bien souvent la laideur l'emporte sur elle? Nos femmes sont convaincues de cette vérité. Que diriez-vous, si j'osais affirmer que les plus belles qui ont paru sur votre planète, ont été les moins aimées? Cela doit être; on ne peut chérir ce qui est insensible, quand les objets ressembleraient à la Vénus des Grecs. La femme belle, en général, est trop occupée d'elle-même, et de l'adoration qu'elle croit mériter, pour s'occuper des autres. D'ailleurs, la pudeur, qui est la principale des vertus de nos femmes, ainsi que leurs autres sentimens, les écarteraient de la coquetterie: elles la regarderaient comme une école de trahison, et elles se rendraient horribles à elles-mêmes.... Elles ne sont ni mignardes, ni vaporeuses; elles ont senti qu'on ne s'y tromperait point: le sentiment a un signe distinct qui ne peut être imité. Elles savent que les feintes vapeurs sont démenties par le visage: ainsi la tromperie retomberait sur elles ... et pourquoi l'emploieraient-elles? On est toujours prêt à voler au-devant de leurs desirs, parce que leurs desirs sont légitimes. Elles n'ont pas besoin de prendre des suppléans à leur époux: rien ne les y porterait; elles idolâtraient ceux-ci, qui sont toujours les objets de leur première tendresse. Aucune considération, aucun préjugé et aucune puissance de famille ne les retient lorsqu'il s'agit de l'hymenée. Quant à la monotonie dont vous parlez, elles ont le bon sens de croire qu'elles ne trouveraient dans les autres hommes que ce qui est dans leurs maris, et souvent beaucoup moins. Rien de plus bizarre et de plus ridicule que les idées qu'on se fait ici sur le plaisir: tout arbre est un _arbre_; tout puits est un _puits_; je ne conçois point que les habitans de la terre n'aient pas fait cette réflexion. Leur imagination aurait été désabusée; et, l'illusion manquant, il ne restait plus de véhicule pour l'inconstance."

"Vous êtes un être bien singulier, avec vos réflexions saugrenues!" s'écria la dame. Vous ne pourrez pas cependant refuser d'avouer, qu'il se trouve des différences dans les hommes comme dans tous les animaux; qu'il y a des chances à courir...." Alphonsonor, quittant son sérieux à une pareille réplique, lui répondit sur le même ton: "Oui, il y a des chances à courir; et le plus souvent désavantageuses pour vous tous, de quelque côté que vous envisagiez la chose. D'après ce que je vois, d'après ce que je presume, et ce que mon esprit m'a montré, je suis convaincu que vous êtes le plus souvent éconduits. Que d'illusions flatteuses, formées avec extravagance, et détruites en un instant! Que de surprises fatales et désespérantes! Le bon est, sur votre planète, plus rare que le mauvais: pardonnez l'apostrophe que je fais à ses habitans; mais vous m'y avez contraint. Donc, si je raisonne bien, le mauvais doit s'y trouver à chaque pas. Jugez à présent si la carrière de l'amour et de l'inconstance est toujours semée de fleurs chez vous.... Venons au faste des femmes de la Lune. D'abord, je dois vous dire qu'elles ne croient pas pouvoir briller par un éclat étranger; qu'elles sont persuadées qu'une robe magnifique dépare souvent la beauté, et qu'elle enlaidit tout-à-fait celle qui

est denuee d'attraits. Elles ont un costume elegant, plein de graces, mais qui ne varie point!" S'adressant a Marouban: "Je dois faire ici l'eloge de vos compatriotes a cet egard. Dans le tems ou je parcourus votre empire, je vis avec satisfaction que la mode qui s'etait introduite chez les Grecs a un certain point, n'avait pas agi sur la forme des costumes, Rien de si simple et de si noble que leur vetement, et rien de plus propre que celui des femmes a faire ressortir leurs attraits, ou a cacher les defauts du petit nombre de celles qui en etaient privees." Revenant a la dame, il ajouta: "Pardonnez-moi cette petite excursion philosophique. Pour varier ses gouts, il faut tomber necessairement dans le ridicule. Tout est contraste et parallele dans la nature: aux deux bouts d'une ligne se trouvent le beau et le laid. Si on s'ecarte du beau, il faut necessairement se rapprocher du laid, et si on se rapproche encore, il faut y toucher tout-a-fait. Il en est de meme pour les facultes de l'esprit que pour les modes: en s'eloignant du bon sens, on tombe dans la sottise; le ridicule enfin touche au bon genre.... Les femmes de la Lune le savent; voila pourquoi elles ont renonce aux modes. Ce qui les arrete, d'apres ces notions qu'elles ont, c'est que personne n'aima jamais a etre ridicule: ceux des deux sexes qui le sont en tous lieux, l'ignorent et croient suivre le bon ton."

"Vous m'avez demande, reprit-il, en s'adressant toujours a la dame, s'il y avait un opera dans la Lune? Sans doute nous en avons un, et tres-brillant, ou l'on celebre les exploits des heros, et ou l'on met sans cesse sous les yeux les magnifiques tableaux de la nature. Mes compatriotes aiment beaucoup la musique: ils savent que son harmonie influe sur l'ame, et qu'elle y reveille les sentimens doux, qui sont, sur-tout, ceux que la nature peint. Nous avons une salle formee en cirque, qui contient vingt mille spectateurs. Elle ne doit pas etre moins grande pour la capitale de la Lune, qui voit dans son sein trois cent mille habitans; et la scene est assez grande pour qu'un escadron entier puisse y manoeuvrer. La salle est simplement decoree, mais avec dignite: elle est bien eclairee; il y a un lustre au milieu qui porte mille bougies, et le jour de la scene est proportionne a cet eclat.... Vous desirez savoir si on s'y voit de toutes parts? Permettez que je vous observe que je n'entrevois point le motif de votre question: on va a l'opera pour voir le spectacle; pourvu qu'on ait la scene sous les yeux, voila, ce me semble, ce qu'il faut."--"Point du tout, dit la dame avec une espece d'emportement; on y va autant pour voir la bonne compagnie, ou les gens qui nous sont agreables, que pour voir la piece; du moins cela est ainsi a Paris."--"C'est different, repartit Alphonaponor; dans la Lune on pense differemment.... Quant aux ballets, nous en avons; nous aimons la danse autant que les habitons d'aucune planete, parce que nous sommes naturellement vifs et gais. Cela parait vous etonner: revenez sur votre idee, et ne croyez pas que les veritables etres vertueux soient ennemis de la joie et des jeux innocens. Nos ballets representent toujours une action prise dans la nature."--"Vous n'y mettez donc pas des dieux comme ici? repliqua la dame."--"Qu'avons-nous besoin des dieux dans nos ballets? ils y porteraient la froideur: quel interet peuvent inspirer des etres surnaturels?"--"Cela donne de la magnificence a la scene, dit-elle de nouveau."--"Je l'accorde, repartit Alphonaponor; mais la magnificence

emeut-elle vos coeurs? La jouissance des yeux vaut-elle celle de l'ame? Dites-moi si l'apparition de vos dieux peut offrir un tableau aussi agreable que celui d'un pere entoure de ses enfans, qui lui sont rendus apres qu'il les a crus perdus a jamais, et qui fait triompher la nature en ce moment? Apres avoir vu des dieux on doit sortir du spectacle l'ame vide: lorsqu'on a vu des tableaux pareils a ceux dont je parle, on en sort eprouvant une jouissance douce, et l'ennui n'a point atteint le coeur..... J'ai vu autrefois discuter l'intervention des dieux dans les tragedies de Sophocle et d'Euripide, qui sont de veritables operas; et je me rappelle qu'elle fut reprouvee par tous les gens de bon gout, tant d'Athenes que des autres parties de la Grece. Pour ce qui regarde les mimes, qui se rapportent a vos acteurs, chanteurs et danseurs, on les choisit toujours aimables, adroits et intelligens. Ils sont consideres dans notre planete; mais ils ne sont pas les moteurs des delices de nos femmes. Elles apprecient leurs talens, leur donnent le prix qu'ils meritent; mais elles ne sont pas aveuglees au point de les confondre avec les heros qu'ils representent. Elles connaissent l'illusion de la lumiere, celle de l'optique, celle du costume, et elles decouvrent toujours l'acteur sous le masque du heros. Si elles pensaient et voyaient differemment, elles embrasseraient des fantomes: n'en sont-ce point que des etres qu'on ne voit pas sous leur veritable aspect?

"Voila ce que j'avais a repondre a vos questions, madame. Pardonnez si j'ai combattu vos idees: la galanterie francaise l'improuve peut-etre; mais je suis un homme de la Lune. Je m'y permets de debiter ces maximes aux dames, et je passe cependant pour un des hommes les plus galans de notre globe."

"Je vois bien, dit la dame, que je ne pourrai me facher avec vous, quoique j'en aie, et quoique vous ayez fait pleinement notre satyre: mais vous avez pris un ton si doux, et si peu pretentieux, que je vous pardonne. Je vous trouve meme galant a un certain point. Je m'appercois qu'il y a une maniere de dire les verites, et de les faire entendre par ceux meme a qui elles s'adressent sans les facher."--"Votre observation annonce un jugement naturel, repartit Alphonaponor; et je vois que si vous adoptez des idees fausses, c'est plutot par ton, qu'en agissant d'apres vous-meme: c'est un malheur non un defaut reel."

"Je vois encore qu'il faudra que je vous fasse des compliments, repliqua la dame, et que je vous remercie de m'avoir si bien tancee la premiere: eh bien! je vais au titre de galant, ajouter celui de sage. Cependant il faudra que vous deposiez ce titre a mes pieds; car je compte vous faire jouer un instant le role de fou, et vous faire imiter les francais en vous rendant amoureux."--"Je puis vous donner le nom d'ami, reprit Alphonaponor, mais non celui d'amant. Je sens que c'est vous outrager, d'apres vos prejuges: cependant, si vous appreciez le titre d'ami, vous jugerez qu'Alphonaponor distingue votre merite. Il croit ne point satisfaire a une vaine politesse. Il voit en vous une ame bien faite a qui il ne faudrait qu'un regulateur. Le germe existant dans Eleonore, elle a merite son estime...."

Il allait continuer, lorsqu'il fut interrompu par un savant, qui vint, au nom d'une société composée de ses confrères, l'inviter à une conférence qu'ils désiraient avoir avec lui. Alphononon, qui voit dans cette occasion le moyen de s'assurer encore mieux du génie et des moyens de cette nation, vu que Marouban lui observe que ce savant, ainsi que sa société, passe pour ce qu'il y a de plus éclairé en Europe; il consent à se rendre en son sein.... La dame lui dit alors: "Alphononon, j'ai accepté le droit que vous m'avez donné. Je vous rejoindrai demain de bonne heure, et nous verrons si vous finirez par me faire adopter votre genre de folie: je suis encore persuadée que la sagesse tient à elle par plus d'un anneau." Alphononon sourit, et, l'ayant quittée, il sortit avec Marouban et le savant, après avoir dit à son éléphant de surveiller les voleurs; de prendre garde d'écraser quelque enfant, et de froisser, de sa masse, les femmes qui l'entouraient. L'éléphant lui fait entendre, par un signe, qu'il est l'ami des enfants, parce qu'ils sont les emblèmes de l'innocence, et qu'il respecte les femmes à cause de leur faiblesse.... Le voyageur s'applaudit de cette distinction faite par son animal, et l'ayant communiquée à Marouban, celui-ci lui dit qu'il serait à souhaiter que beaucoup d'hommes eussent, en pareil cas, l'appréciation de son éléphant; que l'harmonie sociale en irait mieux sur la terre.

Alphononon fut reçu à la porte de l'hôtel par une foule non moins grande que celle qui l'entoura le jour de son arrivée. Ce qu'on entendait dire de lui, attirait de toutes parts les curieux. Ils firent entendre mille bravos répétés, à son aspect, et on le conduisit, comme en triomphe, jusqu'à l'endroit où l'attendaient les savants. Il témoigna d'un air noble à ceux qui le suivaient qu'il était satisfait de leur politesse, et ne parut ni enorgueilli ni ému en entendant les exclamations qu'on lui prodiguait. Il trouva que le peuple s'oubliait à son égard. Il observa à Marouban qu'on ne devait prodiguer l'éloge qu'à celui qui l'a mérité, et qu'il ne voyait pas qu'il eût rien fait pour les Français. Il tira une induction forte, à l'égard du caractère de la nation, d'après cet engouement, et il dit au Grec, qu'un peuple si sujet à l'exaltation devait tomber dans bien des écarts, et compromettre souvent sa raison et ses sentiments.... Marouban lui répondit qu'il avait pensé juste.... ils arrivèrent au lieu de l'assemblée en s'entretenant à ce sujet.

Étant entrés dans l'assemblée de savants qui l'attendaient, Alphononon recut leurs compliments avec modestie, et il leur dit que l'invitation qu'ils lui faisaient était très-honorable et très-gracieuse pour lui. "J'ai apprécié l'état de savant, et je me suis convaincu que celui qui l'exerce se place au premier rang des hommes. Lui seul sonde les abîmes de la nature, en se dégageant des liens de la société; lui seul seulement existe.... Et peut-on exister, s'écria-t-il, si on ne connaît la nature, si on n'entrevoit tous les ressorts qui font mouvoir notre être et l'univers, et si on n'apprécie pas la grandeur de l'œuvre de l'Éternel? Alors l'homme est lui-même: il élève son génie jusqu'à sa source; et il y trouve ces sublimes vérités, qui deviennent la consolation de ses pareils ou qui contribuent à leur bonheur."

Les savans, etonnes d'une definition aussi simple et aussi sublime du principe et du but de leur art, applaudirent unanimement a son discours, et revinrent sur l'idee qu'ils avaient eue, avant son arrivee, qu'ils allaient rencontrer en lui un ignorant. Ils ne pouvaient se persuader, par une de ces bizarreries attachees a presque tous les savans des divers pays, qu'on ne peut connaitre quelque chose que chez eux; qu'on ne peut etre savant hors de notre planete; en oubliant ce que la science a du apprendre, tant au philosophe, qu'aux politique, moraliste, physicien, etc., que l'ame de l'homme et la nature sont sans bornes; qu'elles ne circonscrivent leur influence a aucune classe d'etres, a aucun etat; et qu'aucune region n'est la patrie du genie, qui, comme Dieu, dont il est la plus sublime emanation, embrasse l'univers.

Ceux d'entre eux sur le front desquels avait paru le sourire du dedain, et le signe de la prevention a l'abord du lunian, quitterent le ton gai qu'ils avaient pris, et l'humeur _aretine_ qui les avaient portes a lui lancer, a son inscu, des sarcasmes, arme qui devrait etre etrangere aux savans de toutes les sortes, et dont malheureusement ils se servent trop souvent, parce qu'ils n'ont pas analyse l'effet du sarcasme, et sa nature entierement opposee a la critique et a la saine satire.

Enfin ils s'assirent autour d'Alphonaponor, et s'appreterent a le questionner sur toutes les parties des sciences et sur les systemes.

Le politique parla le premier, et lui demanda quelle etait la population de sa planete.... "Nous comptons chez nous cent millions d'habitans."--"Comment, s'ecria le politique, votre planete peut-elle suffire a les nourrir, tandis que notre globe, qui a infiniment moins d'individus, proportionnellement a son etendue, ne peut suffire a leurs besoins[6]."

"Nous possedons cette population, et le terrain de la Lune lui suffit amplement, parce qu'il n'existe pas un pouce cube de terre qui n'y soit cultive: nous avons tire du grain de la cime meme de nos rochers, a l'appui de l'agriculture, cet art respectable et bienfaisant a qui nous sommes redevables de notre existence et de notre bonheur. Il a bien merite l'hommage que nous lui rendons, et d'etre nomme, parmi nous, le premier des arts.... Je me suis appercu, en contemplant la terre avec mon telescope, que sa plus grande partie etait aride et en friche: il n'est pas etonnant que ses habitans soient dans le besoin. Cependant j'ai vu un modele qui devrait vous servir; j'ai decouvert un de vos empires de l'Orient organise a peu pres, sous ce rapport, comme celui de la Lune[7]. J'y ai vu une population immense, et qui m'a paru n'etre point en harmonie avec aucune autre partie de la terre, en raison de la population et de l'etendue du sol."--"Vous n'arrachez donc pas les hommes a l'agriculture, et vous ne faites donc pas, comme sur ce globe, de vos laboureurs des soldats? Vous n'avez donc pas des armees? Il vous en faut cependant s'il existe aupres de vous des voisins puissans et redoutables.... Si la guerre n'a point exerce son pouvoir sur votre planete, quelle est donc la constitution de votre empire et la trempe de ceux qui le gouvernent? Je regarderais comme un

prodige des plus éclatants, l'absence de la guerre d'un état, ou qu'il se trouve, fut-ce dans l'étoile du grand _Chien_. Si vous nous ressemblez par votre organisation physique, vous devez avoir nos passions."

"Nous ne connaissons point ce fleau, aussi redoutable, à mes yeux, que la peste et la famine; dont j'eus lieu de connaître la fatale influence dans le voyage que je fis autrefois en Grèce, et que je jugeai devoir renverser sa puissance, ayant été témoin de la fameuse bataille des Thermopyles, où Xerces fut vaincu. Je vis en ce moment que l'armée la plus formidable n'offre point un bouclier sur à un monarque; et je conclus que la guerre avait anéanti ou anéantirait toute puissance réelle sur la terre. L'organisation de notre planète en un seul état, fait que nous n'avons pas de voisins puissants, ni ambitieux, dont nous soyons obligés de repousser les attaques; nous n'avons pas besoin de tenir des grandes armées sur pied, et arracher, par conséquent, nos sujets à l'agriculture. Quand il en existerait, nous serions assurés de rendre leurs efforts impuissants: nous leur opposerions le bouclier de la sagesse. Un de nos voyageurs nous a rapporté que, dans une course faite dans votre Orient, il avait appris que l'empire, que vous nommez Chine, et dont j'ai déjà parlé, avait existé plus de quatre mille ans, parce qu'il n'avait pas introduit la guerre en son sein, et qu'il avait opposé sa sagesse à ses voisins. Il s'y trouva au moment où un vainqueur effréné et barbare envahit cet état. Il vit clairement qu'elle était la puissance de cette sagesse, lorsque l'ambitieux, qui venait de le conquérir, reconnut les lois de ce peuple, et se rendit lui et les siens sujets de cet empire, qu'il agrandit.... Cet exemple est frappant chez vous: il prouve ce que j'annonce. "

Quand notre planète serait divisée en royaumes, comme la terre, continua-t-il, cela n'appuyerait pas le système de la guerre. Les monarques connaîtraient trop bien leurs intérêts, qui leur seraient rappelés par les peuples, s'ils ne les envisageaient point eux-mêmes, pour ne pas s'assurer que la guerre est toujours funeste au vainqueur; et ils verraient qu'en épuisant leurs peuples, et les fatiguant, ils finiraient par aliéner leur confiance, et par s'exposer à se voir ravir la puissance. J'ai appris autrefois en Grèce, de la bouche de Socrate, que nombre de rois de votre globe avaient été victimes de l'erreur dont je parle; et qu'en allumant les flammes de la guerre, ils avaient été consumés par elles.... Rappelez-vous qu'Athènes et Sparte furent détruites par la guerre, qu'elle anéantit par la main l'une de l'autre. Lorsque j'ai approché de votre planète, j'ai vu ses funestes effets. Je n'ai point reconnu un seul des empires que j'y avais vus; et, par-tout, j'ai vu les monuments de la destruction, et les signes de ce fleau dévorateur."

Le politique, voyant qu'il envisageait la guerre avec un œil vaste, et frappé de la force de ses raisons, lui dit: "Je sais comme vous que la guerre est un fleau pour notre globe; et je vois avec peine qu'on ne peut le détruire. L'ignorance, les préjugés des peuples, et l'habitude, si puissante chez les hommes, contribuent à l'y affermir, malgré que les souverains commencent à s'apercevoir, ou au moins à

dire, qu'elle est funeste; et que les peuples le repètent tacitement sur tous les points de la terre.... Vous êtes plus fortunés que nous, qui voyons à chaque instant affaiblir notre puissance par elle. À peine une génération est née, qu'elle est engloutie. Notre population, nos trésors, les fruits de notre industrie sont anéantis par elle."

Alors il lui demanda qu'elle était la constitution de leur état."--"Une monarchie, qui tient par le plus puissant lien à la démocratie, répondit le lunian; ou, plutôt, c'est le peuple qui gouverne par l'organe de son monarque. Un sénat, composé de tout ce que l'empire possède de plus éclairé et de plus vertueux, forme son conseil, et lui transmet les actes de l'autorité. Les ministres ne sont point comme ceux que je vis dans les états de l'Orient, des souverains souvent plus puissants que les monarques eux-mêmes; mais des simples organes du monarque, pour exécuter ses volontés, et pour lui transmettre celles de ses sujets. Enfin, le roi de la Lune n'est autre qu'un père de famille, qui veille nuit et jour à la sûreté, aux besoins et au bonheur de ses enfans. Il se ferait un crime de leur ravir un seul de ses momens, sachant qu'il leur doit tout, et qu'un roi ne doit s'occuper jamais de lui-même." Le politique avoua que cette constitution, basée sur un principe aussi sublime, était celle qui contribuerait au bonheur de l'humanité, si elle était adoptée dans tous les états.... Quittant alors ce sujet, il questionna Alphononon sur le commerce et l'industrie. Le lunian répondit, que l'industrie était portée au plus haut point dans sa planète; mais qu'elle était circonscrite, le système de l'uniformité qui existait dans son pays l'exigeant.... "Nous ne multiplions point, dit-il, les objets de luxe, ni les ornemens: le triomphe des arts se porte généralement sur les objets utiles. Que nous importe d'avoir des voitures de cent sortes, des maisons construites et meublées différemment; des habits de mille façons; ce qui ne peut exister qu'aux dépens du bon goût et du bon sens! Nos maisons sont propres, commodes, élégantes, et formées sur le même plan. Si d'un côté l'uniformité paraît déplaire, de l'autre elle concourt à l'harmonie. Lorsque nous voulons trouver la variété, nous contemplons le ciel et nos campagnes, et notre envie est pleinement satisfaite. Les objets d'agrément sont rares dans ces maisons; des colonnes qui offrent à nos yeux l'aspect de la majesté, sentiment peut-être le plus utile à l'homme, les forment principalement. Nos meubles sont commodes, mais en petit nombre. Nos habits ayant toujours les mêmes formes, nous ne connaissons point les modes. Les arts libéraux doivent être bornés chez nous; mais ceux qu'on y voit en vigueur sont encouragés par tout les moyens. Les inventeurs sont distingués par l'opinion; et récompensés avec éclat par le monarque ... Enfin nos instrumens d'agriculture, de mathématique, de physique, d'astronomie, de musique même, sont à un point de perfection au-dessus de tout ce qu'on a vu sur la terre, malgré que, d'après ce que j'ai découvert, l'industrie s'y soit élevée à une hauteur assez grande: on pourrait dire, même, que c'est elle qui y a fait le plus de progrès."

"Vous ne connaissez donc pas ceux de nos sciences, répondit un astronome, et sur-tout de celle dont je m'occupe? il les énuméra, en lui donnant une idée de nos découvertes en astronomie, et lui

montrant un planisphere. Un physicien mit sous ses yeux le miroir de Tchernais, et lui en démontra la propriété. Il lui fit voir les effets de l'électricité, et ceux opérés par la machine pneumatique; il lui parla de la pesanteur de l'air; et enfin il en vint aux forces attractives.... Le Lunian, d'abord étonné, le fut au dernier point lorsque le physicien lui parla du système de Newton, et il fit connaître la cause de sa surprise, en disant que la même découverte avait été faite dans la Lune.

Le physicien lui demanda ensuite si les savans de sa planète connaissaient la circulation du sang. "Oui, dit-il, la sève des arbres nous la fit découvrir. Il lui répondit au sujet de la pesanteur de l'air, et de la décomposition de la lumière, qu'ils connaissaient les propriétés de l'air, et qu'ils avaient des prismes.

Le naturaliste lui demanda, à son tour, s'ils avaient fait des découvertes importantes dans les trois règnes; s'ils avaient observé les causes des volcans et des tremblemens de terre; car, dit-il, votre globe étant organisé comme le notre, doit contenir les mêmes substances, et être vivifié par les feux souterrains. Alphononon expliqua en grand les causes de ces événemens. Le physicien lui demanda encore si on était parvenu dans la Lune à donner des organes aux sourds et muets nés? Cette dernière question fixa toute l'attention d'Alphononon, et excita sa surprise. Il répliqua aussi-tôt: "auriez-vous fait cette sublime découverte? Vous auriez ravi à l'art son plus beau secret; malgré nos efforts nous n'y sommes point parvenus."--"Eh! bien, répondit le physicien, ce secret nous est connu. Il a déjà rendu à la société nombre d'individus que la nature avait réduits à une espèce de néant; ils ont retrouvé l'existence et une portion de leur bonheur. Vous pourrez en voir les effets dans cette ville.... Si vous nous surpassez en nombre de points, nous avons, vous le voyez, quelques trésors à mettre sous votre vue."--"Cette découverte est plus précieuse que celle de votre Nouveau-Monde, et je m'humilie devant celui qui la fit. L'homme qui sut trouver un secret si utile à l'humanité, et qui justifie la nature, mérite l'hommage de tout être qui porte un cœur sensible."

Il dit alors, en s'adressant au physicien, à l'astronome et au naturaliste: "vous vous êtes rapprochés entièrement de nous par vos travaux; et nos principes sont les mêmes. Je vous avoue que je suis dans l'étonnement de ce que je viens d'apprendre; je n'aurais pu me douter, d'après ce que je vis en Grèce, que les sciences dont nous venons de nous entretenir, eussent subi une gradation si rapide, ou plutôt qu'elles fussent nées chez vous. Ce que je découvris à Athènes ne semblait pas me l'annoncer. Je trouvai que ses savans, Aristote même, n'étaient pas aux premiers élémens de physique et d'astronomie; et je ne pus venir à bout de les convaincre, tant ils étaient entêtés de leur système. J'augurai alors que cet entêtement serait fatal à votre planète; car je pressentis que leurs idées seraient adoptées par les nations qui succéderaient aux Grecs, et que leurs faux principes germant dans les cœurs, nuiraient aux savans qui entreprendraient de renverser ce faux système. Je sais combien les préjugés sont enchaînés l'un à l'autre, et qu'un seul, répandu dans un globe quelconque, peut

mettre le voile de l'erreur sur lui pendant nombre de siècles."

Le physicien lui dit qu'il avait presumer juste; que le système d'Aristote avait excité des rixes terribles sur cette planète, sur-tout en Europe; qu'il avait régné jusqu'au dix-septième siècle; et que les efforts des savans ne parvinrent à l'anéantir, qu'après la lutte la plus longue et la plus pénible.

Alors un philosophe, s'adressant à Alphononon, voulut savoir en quel état était la philosophie dans la Lune; s'ils reconnaissaient un moteur suprême, et, dans ce cas, s'ils divisaient son essence en une ou plusieurs divinités: s'ils avaient analysé sa nature; s'ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme et la récompense ou punition futures.... Il ajouta: "s'est-il montré beaucoup de sectes philosophiques chez vous? Chacune a-t-elle eu son costume, c'est-à-dire des manières de voir différentes? La religion a-t-elle enfanté des guerres de vingt siècles comme ici bas, et a-t-on confondu le fanatisme avec la philosophie? S'y est-il trouvé des hommes qui, comme Pythagore, ont proclamé la Métémpsychose? et d'autres qui, comme Anaxagoras, etc., aient annoncé que l'âme de l'homme n'est rien, puisqu'elle est mortelle? Dites-nous enfin si vous vous êtes sauvés de toutes ces extravagances, qui ont inondé de sang cet univers, et qui ont couvert d'opprobre la philosophie, ou, du moins, ceux qui osèrent prendre son masque, en établissant des principes subversifs?"

Alphononon tourna un œil satisfait vers le philosophe, qui lui parlait sur le même ton que Socrate; et l'ayant d'abord prié de lui faire connaître ce qu'était le fanatisme, dont il n'avait point entendu parler en Grèce, celui-ci lui répondit que c'était la rage, cachée sous le manteau de la religion, pour couvrir la terre de décombres; et il lui dépeignit entièrement son but et ses funestes actions.... Il lui raconta que c'était lui qui avait présenté la ciguë à Socrate, et fait périr le juste Galilée sur le poteau réservé au supplice des scélérats. Enfin il lui dit que les trois-quarts des maux de la terre, depuis dix siècles, émanaient de lui. Il ajouta qu'il était tems qu'on mit une borne à sa fureur; que sans cela le globe allait être dépeuplé: il dit encore à Alphononon: "si sa puissance n'était point limitée, sage Lunien, vous n'auriez pu paraître sur notre planète sans danger. Peut-être seriez-vous tombé sous ses coups, au moment où votre sagesse mérite notre admiration, et où vous nous apportez des leçons salutaires, plus grandes que tous les trésors."

Alphononon, qui avait reculé d'horreur en entendant que Socrate, qui fut son ami, et qu'il avait reconnu pour un vrai sage, avait péri sous les coups du monstre, et qui avait été saisi de douleur à ces mots, s'écria: "si Socrate fut sa victime, tout autre doit attendre de lui sa perte! ... Eh quoi! la terre a pu vénérer ce monstre après ces attentats? Elle a pu voir tomber le plus méritant de ses enfans sans palir, et sans anéantir à jamais l'auteur de ses maux?"--"Oui, répondit le philosophe: jugez à présent qu'elle a été notre dégradation. Voyez quelles armes terribles, quels bras formidables il a fallu pour l'enchaîner, et quels assauts redoutables on a dû soutenir contre lui." Alphononon soupira, et repartit: "Le siècle

qui a su borner son influence sera, tout ce que j'entrevois le prouve, le plus glorieux de l'histoire de ce globe. Si le monstre parvient a etre aneanti tout-a-fait, je prevois que vous vous elancerez davantage vers le bonheur."--"Cela est vrai, reprit le philosophe; le jour de sa destruction totale, s'il peut arriver, verra renverser la derniere barriere qui arrete le genie et les arts; et la philosophie triomphante pourra donner alors a la morale l'essor qu'elle doit avoir. Les fleaux qui nous environnent, et qu'il fait mouvoir dans l'ombre, disparaîtront; l'ignorance se dissipera, et avec le jour pur de la raison naitra celui du bonheur."

Alphononon observa, qu'en effet la raison seule pouvait le donner aux hommes; et, apres avoir felicite le philosophe sur ses sentimens, il s'appreta a le satisfaire en ces mots."

"Nous reconnaissons un moteur universel de notre etre et de l'univers: quel homme, doue de sa faculte principale, de sa raison, pourrait, en envisageant le firmament, la nature et lui-meme, douter de son existence, et croire qu'il n'y a point un moteur et un gubernateur? que rien a pu enfanter cet oeuvre sublime, et presider a l'harmonie qui conduit ce tout, et lie si etroitement toutes ses parties? Je vis Anaxagoras et ses imitateurs en Grece. Je les regardai comme des insenses qu'on devait plaindre, et je ne me doutai point que d'autres hommes pussent adopter leurs extravagances, et qu'elles dussent passer a la posterite.... Nous pensons, comme Socrate, et nous reconnaissons l'immortalite de l'ame. J'ai avec moi un ecrit qui contient les bases de notre croyance et de nos principes: Marouban vous le fera connaitre; je consentirai a le laisser parmi vous.

"Quant au partage de la divinite, nous pensons que le moteur supreme n'aurait pu diviser son essence sans affaiblir son pouvoir, et sans attenter a sa propre nature. Nous le voyons parfait, immuable, et nous ne pouvons lui refuser la bienfaisance: depuis l'insecte jusqu'a l'homme, tout l'atteste, tout en porte le caractere sublime ... Nous n'offrons notre hommage qu'a lui seul, et notre culte est unique comme l'objet de notre adoration l'est lui-meme: partager notre encens serait, selon nous, meconnaitre sa grandeur.

"Nous ne connaissons point les sectes dont vous parlez: nous sommes tous unis au meme principe. Ce fatal fanatisme, sur-tout, qui a devaste votre globe, et dont je ne prononce le nom qu'avec horreur, est inconnu dans notre planete; et jamais il ne pourra s'y introduire. Notre peuple est trop eclaire pour meconnaitre ce monstre, qui, d'apres le tableau que vous m'en avez fait, est l'ennemi de l'humanite et de Dieu lui-meme. Tous les debats cessent chez nous au seul nom de la divinite. Ce nom suffit pour etouffer les haines et les discordes; bien loin de les faire naitre, c'est le ralliement universel, le centre de l'harmonie. Aucun lunian ne pourrait jamais se persuader que le trouble et la discorde puissent lui etre agreables; ce serait une contradiction a ses propres loix, et aucun signe ne l'indique ; tandis que l'existence des bons sentimens, les biens qu'ils portent en nos coeurs, demontrent qu'eux seuls ont le droit de lui plaire....

"Voilà quelles sont nos idées sur la divinité, et comment nous voyons sa nature ... Nous croyons aussi à une vie future: en douter, serait faire outrage au créateur: l'œuvre de l'homme est trop sublime, pour qu'il eût voulu l'anéantir en un instant: cinquante siècles d'existence ne sont rien aux yeux de la divinité, qui n'envisage que l'infini. Nous pensons retourner au sein de Dieu, et nous réunir à son essence. Nous croyons que le seul être vertueux aura des droits auprès de lui, et obtiendra cette sublime identification; le vice ne peut s'unir à la source de toute pureté.... À ces mots, le philosophe embrassa Alphononon, et lui dit: "Vous possédez la profonde sagesse; vos compatriotes méritent le bonheur dont ils jouissent."

Dans le nombre des savants, quelques-uns s'étaient endormis pendant ces discussions, notamment ceux qui donnent dans les arts d'agrément, qui ne s'occupent presque jamais de philosophie, de politique et de morale, quoiqu'il soit certain que ces sciences doivent entrer en maxime dans les ouvrages les plus frivoles; car, sans cela ou serait l'_utile_ d'Horace, et de tous ceux qui, avant et après lui, ont adopté son système? Mais ils se réveillèrent, lorsqu'un des plus instruits d'entre eux, s'adressant au Lunien, lui demanda en quel état était la littérature dans sa planète: "y fait-on, dit-il, des Épopées, des Tragedies, des Comédies, des Histoires, des Romans, et enfin des Critiques et des Satires? y a-t-on bien défini les principes de ces arts? enfin comment les envisagez-vous; sur-tout comment les jugez-vous? Y a-t-il parmi vos écrivains des critiques qui soient proposées pour faire adopter les jugemens aux êtres moins éclairés? S'acquittent-ils impartialement de leur emploi? Sont-ils assez éclairés eux-mêmes pour prononcer d'emblée sur toutes sortes d'écrits? Ne se contredisent-ils jamais, et le public de la Lune ajoute-il foi à leurs jugemens? Dites encore si on analyse les ouvrages en entier, ou sur de faibles fragmens? Ces ouvrages enfin ont-ils des plans comme ceux des Grecs? Contiennent-ils un système, on y sont-ils liés; et s'attache-t-on chez vous plus aux détails qu'au fond, en dédaignant la pensée, le jugement et la vérité? Instruisez-nous; on a besoin d'exemples et de leçons sur notre globe, pour se décider à adopter un système. Nous n'en avons point pour la littérature: tout y est sans ordre; on marche à tâtons dans cette carrière. Les élémens sont bons; mais nous n'avons pu former un tout, faute de méthode, de précision et de philosophie littéraire. Les écrivains ont-ils enfin dans la Lune la considération que leurs travaux semblent mériter?"

Alphononon, étonné de ce qu'il venait d'entendre, car il croyait que, d'après ce qu'il avait vu en Grèce, la littérature était la partie des arts la mieux cultivée et la mieux hors d'atteinte sur ce globe, répondit: "Nous avons une littérature, et tous les genres d'ouvrages que vous avez cités, excepté l'épopée. Cependant nous la connaissons, car, je portai dans mon pays celles d'Homère. Ce genre nous aurait plu parce qu'il est le plus noble: mais notre raison s'est opposée à ce que nous imitions Homère. Nous y avons renoncé, pensant qu'il faut de la vraisemblance dans tout ouvrage, et un système, surtout dans l'épopée. Nous avons vu que nous ne pouvions les y introduire, parce qu'il fallait mettre sur la scène la divinité, et la rendre agissante; tandis que le libre arbitre, l'un des premiers

principes sur lesquels est établie notre nature, interdit cette intervention. Nous n'avons pu penser, lorsque nous avons bien réfléchi, qu'Homère qui passait aux yeux de toute la Grèce pour un écrivain judicieux, n'ait point fait cette observation, et ne se soit pas circonscrit dans la ligne des poèmes historiques; c'est-à-dire, à la peinture réelle ou fabuleuse des actions des héros, sans autre intervention que celle de leurs passions, et du sort qui dirige les événements. Notre théâtre est à peu près organisé comme celui des Grecs, à l'exclusion des Dieux, qui ont encore été les agents de leurs tragédies, et qui en ont détruit l'intérêt, comme je l'entendis dire souvent, par Socrate, à Euripide et à Sophocle.... Pour la morale, elle est la même, la vertu triomphe et le crime est puni. Nous avons peu de comédies, parce que le nombre des ridicules est petit chez nous: mais nous avons des histoires qui retracent à nos yeux les événements du passé; et nous sommes très-scrupuleux à l'égard de nos écrivains en ce genre; il faut qu'ils soient la fidèle elle-même. Nous ne permettrions point qu'ils sacrifiasent la vérité à l'élegance de l'expression, et à la manie de présenter des tableaux.... Nous avons aussi des romans, que nous regardons comme des poèmes en prose. Ils ont tous un plan, des caractères, une action et un but moral. Cette partie de la littérature n'est point la moins utile dans notre globe; elle pourra l'être dans tous les pays, lorsque les auteurs sauront connaître le cœur humain, montrer ses défauts ou ses faiblesses, et lorsqu'ils y présenteront d'une manière éclatante les tableaux des vertus.... Nous connaissons les ouvrages de critique: cette partie, qui est subalterne en littérature, vu qu'elle ne tient point au génie, mais au jugement et aux lumières acquises, est regardée par nous comme un ressort qui tend à mettre en jeu les autres, ou les arrêter. Elle est portée très-loin dans notre planète. Nous avons d'excellents critiques. Nous ne leur donnons ce titre, que lorsque nous leur avons reconnu un sens droit, une raison sévère, une impartialité exacte. Nous voulons trouver en eux de la justesse, de la clairvoyance, de l'appréciation et de la méthode; indépendamment de la connaissance profonde, non-seulement des arts, mais des systèmes en général. Nous voulons qu'ils nous donnent, non un jugement vague et fondé sur leur opinion, que tout nous porterait à croire incertain; mais une analyse détaillée et complète, tant du système de l'ouvrage que des détails du style. Nous exigeons qu'ils s'attachent au fond, et à la pensée, plus qu'à l'expression; c'est le tronc et non l'écorce qui contient la substance. Nous comparerions le critique qui ne s'attacherait qu'aux détails du style, à un fou qui regarderait comme une divinité, une femme hideuse, décharnée, ou un squelette, si vous aimez mieux, qui seraient couverts du voile et de la ceinture de Venus. Nous voulons qu'ils nous présentent sans cesse les préceptes de l'art, pour pouvoir faire les applications; qu'ils soient, pour nous, comme une mesure à laquelle nous puissions appliquer l'ouvrage, et qui nous servent à connaître si l'opinion des critiques est vraie ou fautive.... Nous ne les croirions point, s'ils se présentaient sans tous ces moyens, et s'ils osaient dire, d'après leur opinion, qu'un ouvrage est bon ou mauvais, en citant seulement quelques passages. Nous savons qu'un écrit, même médiocre, peut contenir une grande vérité et le germe d'un ouvrage sublime.... Le défaut que nous avons voulu éviter, fut commun chez les Grecs. J'y vis leurs critiques, se

fondant trop sur leurs lumieres, ou diriges par leurs preventions, porter les jugemens les plus equivoques sur nombre d'ecrits; et je me rappelle d'en avoir fait le reproche a Aristote et a Longin, en leur observant que l'analyse complete, seule, etait probante, et ne pouvait etre revokee. Ils se recrierent sur la difficulte du travail: je leur dis qu'en suivant un autre plan, ils courraient le risque d'etre injustes; qu'on ne devait pas redouter la fatigue, lorsqu'il s'agissait de travailler a la gloire de son pays, en eclairant son peuple, et lui montrant les modeles du beau et du bon. Je dis, en outre, que le critique n'a rempli son objet, apres avoir fait l'analyse d'un ouvrage; qu'il ne doit pas se permettre de classer seul, que lorsqu'il a demontre mathematiquement ses qualites ou ses defauts.

"Chacun de nous, ajouta-t-il, veut connaitre le but et la morale des ecrits. Il analyse et juge a son tour; et c'est de l'opinion recueillie, et murement reflechie, sans aucune influence etrangere, que se forme le suffrage.... Quant aux ecrivains, il n'est permis de prendre ce titre qu'a celui qui a produit plusieurs ouvrages contenant un plan et des caracteres, dans quelque genre que ce soit. Une epitre, un ou plusieurs petits poemes descriptifs, quels qu'ils soient, ne suffiraient point pour le lui acquerir. Un seul passage, qui esquisse un caractere, ou qui forme ou developpe le noeud d'une action, offre cent fois plus de difficultes, et demande plus de jugement et de genie que vingt descriptions.... Ce titre devient tres-recommandable pour ceux qui le portent; il leur donne la plus haute consideration. Elle leur est due sans doute; ceux qui parviennent a eclairer, a instruire les hommes, et a semer des fleurs sous leurs pas, en leur montrant la carriere du bonheur et la source des voluptes pures ouvertes pour eux, est un bienfaiteur de l'humanite. Que sont les autres services sociaux aupres de celui-ci? Lorsque nous leur avons cede ce droit, nous avons envisage cette verite: qu'eux seuls sont utiles a tous, et servent la societe entiere; tandis que les autres hommes s'isolent naturellement; et, quelle que soit leur bienfaisance, ils ne peuvent la repandre que sur quelques individus."

Une acclamation generale des savans, que cette derniere definition avait tous ranges sous sa banniere, meme les persifflieurs, qui se trouvaient vaincus par l'orgueil, exalta l'opinion et la conduite des lunians.... Alphonaponor cessant tout entretien, et ayant decouvert dans les questions du litterateur tout ce qu'il aurait pu lui dire sur son art, et sur l'etat ou il se trouve en Europe, se leva, et se retira avec son fidele Marouban, qui lui expliqua ensuite ce qu'il avait pressenti, et qui conclut, avec lui, que son dernier tableau n'avait pas ete le moins utile a mettre sous la vue des Francais.

Après être rentrés à l'hôtel, et avoir été témoin de l'allégresse que montra son éléphant en le revoyant, qu'il lui manifesta en l'enlacant doucement avec sa trompe; en formant des heuuissements que la sensibilité sut adoucir, et qui mirent son maître dans le cas de penser et de dire à Marouban, que la sensibilité donne des organes nouveaux aux êtres, et a le pouvoir de transformer la nature; il se retira dans son appartement avec celui-ci, qui lui était déjà devenu

cher. Il trouvait en lui des moeurs et des sentimens dignes des habitans de sa planete....

La ils raisonnerent plus amplement sur ce qu'ils venaient d'entendre; et Marouban lui fit connaitre l'impression qu'il avait faite sur les savans, et qu'ils lui avaient manifestee. Plusieurs d'entr'eux, entetes de leurs prejuges, avaient trouve ses idees sur les arts et les systemes trop exaltees; d'autres, sur-tout les moins ages, avaient ambitionne que ses idees se propageassent, et avaient cru que si elles etaient adoptees, ce qui ne pouvait etre, selon eux, qu'en les modifiant, le bonheur pouvait reparaitre sur ce globe.... Enfin, apres un long entretien, dans lequel Marouban lui dit que les autres savans de l'Europe pensaient de meme que ceux-ci, et lui avoir observe que la meme politique et le meme systeme, a quelques differences pres, etait celui des Francais, Alphonaponor crut en avoir assez vu; et il resolut de retourner bientot dans sa planete, en disant en lui-meme, et d'une maniere plus certaine, que le roi de la Lune n'avait rien a redouter dans aucun cas de l'ambition des Terestriens. Il jugea qu'il renverserait aisement leur politique, en lui opposant la force de la franchise et de la saine raison.

Il proposa ensuite a Marouban de le suivre dans la Lune, en lui disant qu'il etait deplace sur la terre, vu qu'on n'avait pas su apprecier son merite.... "Marouban! s'ecria-t-il: le plus grand point de lumiere que puisse prendre le politique et le philosophe sur le bonheur, la force et la gloire des peuples, est celui qu'offre l'appreciation des talens et des hommes sages. Si on voit ceux-ci recherches, la splendeur, la felicite du globe ou l'on se trouve s'annonce; et s'ils sont laisses dans l'oubli, si on n'y sait point distinguer ces qualites, la barbarie y regne, et l'homme raisonnable est hors de sa sphere dans son sein."

Marouban consentit avec joie au voeu d'Alphonaponor, et lui temoigna sa reconnaissance. Il fut decide qu'ils partiraient des que l'elephant courrier serait de retour. Le lunian apres avoir embrasse Marouban, lui dit alors: "je te reconnais des ce moment comme mon compatriote, et nous sommes tous freres. Prepare tout pour me suivre des la deuxieme aurore".... Ils se separerent, Alphonaponor visita son elephant, et le nourrit lui-meme comme a l'ordinaire. Il ne voulait rien recevoir des mains des autres; ce qui lui venait de celles de son maitre lui etait seulement precieux, parce qu'il le cherissait comme on l'a vu. Tous les individus doues de l'intelligence, trouvent plus precieux le don, quoiqu'il soit, qui leur vient d'une main cherie.... Il se reporta une partie de la nuit sur le tableau bizarre qu'il avait sous sa vue: enfin il se livra au sommeil apres s'etre couche sur sa peau d'original.

Le lendemain il se leva a la lueur du crepuscule, le grand jour ne le trouvant jamais couche. Il disait que la nature avait cree le jour pour la veille. Il ecrivit ses reflexions sur le pays ou il se trouvait; et, de rapprochement en rapprochement, il parvint a tracer un fidele tableau.... Il est des esprits a qui il ne faut que quelques traits pour leur faire embrasser l'ensemble d'un grand dessin. Une

chaine conduit du doute jusqu'a la conviction. Lorsqu'un homme doue d'un jugement sain et d'une logique profonde, tient le premier mobile, il parvient bientot, en suivant la filiation, au terme ou se trouve l'eclaircissement. Il en est de meme que de celui qui juge, par la fume que'il voit sortir d'une montagne, de l'existence d'un volcan....

Marouban vint interrompre son occupation, et lui annonca qu'une societe dans laquelle se trouvait nombre de gens d'esprit, et qui passait pour la plus brillante et pour celle qui offrait le meilleur ton dans la capitale, lui avait depeche un agent pour l'inviter a prendre part a un festin qu'elle donnait le soir meme. Il l'engagea a s'y rendre, en lui disant que puisqu'il restait ce jour-la seulement sur la terre, il ne devait pas manquer l'occasion de voir comment on y vivait. Il ajouta qu'il trouverait dans cette societe le dernier trait pour terminer son tableau, et les couleurs et nuances avec lesquelles il devait le colorier. Alphonaponor avait montre au Grec comment il peignait par induction.

Marouban lui tenait ce discours lorsque Eleonore, c'est le nom de la dame qui avait recu d'Alphonaponor le titre d'amie, entre et lui dit, apres l'avoir embrasse avec la meme familiarite et la meme aisance que si elle l'eut connu depuis cent ans; "mon cher lunian, je viens vous debaucher aujourd'hui; nous laisserons l'opera pour une autre fois: nous irons a une fete brillante ou je suis invitee; ou vous l'etes par-la meme, et ou vous verrez la meilleure societe de Paris."--"J'y consens, repondit Alphonaponor, d'autant plus que j'avais deja recu une invitation de ceux qui la donnent. Je me ferai un plaisir d'y paraître avec vous, et de montrer a tous que j'ai su distinguer votre coeur."--"Voila qui est veritablement galant, repliqua Eleonore: cet eloge me seduit. J'entrevois que si je restais long-tems avec vous, je deviendrais une veritable luniane; car je commence a voir vos idees comme moins bizarres, et je trouve que vos louanges n'ont point la fadeur que portent celles des hommes de la terre, et qu'ils nous prodiguent."--"Avez-vous mange jamais un bon plat sans un certain assaisonnement, et avec plaisir? repartit Alphonaponor:--"non, repondit-elle."--"Eh bien, les eloges de vos petits maitres sont des plats non assaisones. La nature s'est reservee seule le droit de fournir les epices; et ceux qui ne la connaissent point ne peuvent les donner, puisqu'ils ne les ont pas recus d'elle..." Eleonore ayant repondu qu'elle croyait qu'il avait raison, s'appreta a se retirer pour aller s'habiller, et elle dit a Alphonaponor: "puisque vous etes aujourd'hui mon sultan, ordonnez; quel ajustement voulez-vous que je mette? Je dois plaire a vous seul"--"Le plus simple que vous aurez dans votre garde-robe; c'est celui qui vous rendra plus belle, non seulement aux yeux des gens de bon gout; mais meme a ceux des Terrestriens fascines. Je n'en doute pas, malgre vos bizarres manies, un vetement simple et elegant doit avoir son prix chez vous. Sachez, Eleonore, que la nature est negligeée jusques dans sa magnificence. Trop d'art annonce l'appret, et nuit a la fois a l'harmonie, car elle ne peut puiser tous ses elemens dans la magnificence; et il detruit l'aisance, et cet abandon qui est le signe de la veritable volupte." --"Il a ma foi raison en tout, repartit Eleonore: on m'a toujours dit que j'etais plus belle en neglige qu'en grande parure; et je me

rappelle que je n'ai jamais été si redoutable pour les hommes que lorsque j'étais en deshabille galant...." Elle sort à ces mots, en disant au lunian qu'elle l'attend chez elle dans une heure, après lui avoir promis, volontairement, de suivre son conseil.

Les deux amis, on désignera désormais de cette manière Alphonaponor et Marouban, restèrent ensemble, et Alphonaponor, en observant au Grec qu'il découvrait une transformation dans Eleonore, lui fit entrevoir combien les femmes, même celles qui sont pliées au joug de l'usage et des préjugés, sont aisees à ramener lorsqu'elles ont affaire à des gens raisonnables. "Je ne doute pas, si j'avais auprès de moi Eleonore un seul mois dans la Lune, que je ne vainquise sa frivolité, et que je n'en fisse la femme la plus estimable. Si les autres françaises lui ressemblent, j'en suis charmé pour elles; elles pourront devenir meilleures lorsque les hommes le voudront; car je m'aperçois que cela dépend d'eux".... Marouban trouva cette réflexion profonde et juste; et lui dit que le caractère et la trempe morale d'Eleonore était celle du général des femmes de ce pays. Il avoua que les hommes, n'envisageant pas que la nature les a créés pour être leurs guides, la faiblesse des organes de la femme la privant de cette force de pensée et de jugement nécessaire pour se diriger, et ne sachant point gouverner le cœur de celles-ci, étaient les moteurs de leurs écarts.

Alors Alphonaponor lui dit: "il me vient une idée qui peut être utile aux habitants de cette planète; c'est d'emmener Eleonore dans la Lune; d'y retremper son âme dans le creuset de la vertu et de la raison, et de la renvoyer ensuite en ces lieux pour apprendre aux autres, par l'exemple, comment on peut devenir meilleures et fortunées."--"Cela peut effectivement être utile, répondit Marouban; et je ne doute pas que si vous le proposez à Eleonore elle n'y consente. Elle est libre d'elle-même et assez hardie quant aux voyages."--"Si elle y consent, je la conduis dans ma patrie avec toi: tu la ramèneras ensuite sur la terre, mon cher Marouban, si elle veut retourner ici bas; et si tu te déplaçais sur notre globe; ce que je ne puis cependant me persuader, d'après l'opinion que tu m'as donnée de toi.... Cette résolution prise, ils s'empressèrent de se rendre chez Eleonore. ils arrivèrent chez la dame sous un déguisement; car Alphonaponor voulut se soustraire au concours qui l'avait entouré le jour précédent, ne ressemblant point à ces hommes qui aiment à se mettre en spectacle à chaque instant; qui passeraient volontiers leur vie dans la pompe des triomphes, et sans s'occuper seulement s'ils existent.

Ils trouvèrent Eleonore dans l'ajustement qu'Alphonaponor désirait. Il la vit, sans autre ornement que quelques fleurs tressées avec ses beaux cheveux noirs, couverte d'une tunique d'une blancheur éclatante, et d'un ample voile qui lui couvrait la plus grande partie du corps, et qui ressemblait au pallium des Grecques. Elle représentait la simplicité et la modestie elles-mêmes. Le lunian frappa à son aspect, la trouva mille fois plus belle, et ne lui cacha pas sa pensée, il ajouta que cet habillement avait un rapport avec celui des femmes de sa planète. Eleonore fut ravie en voyant l'impression qu'elle faisait sur lui, ainsi que sur Marouban, dont elle appréciait le suffrage; et le compliment d'Alphonaponor la flatta plus que tous les éloges qu'on

lui avait donné jusqu'alors.... Ils se hâterent de se rendre dans le lieu de la fête, et ils y arrivèrent aussitôt.

Une acclamation générale accueillit le Lunian, lorsqu'il entra dans la salle où les convives étaient rassemblés; et les femmes, en envisageant de près sa tournure étonnante; car il était plus fort et plus musclé que l'Hercule de la fable; et, voyant sa beauté, sa fraîcheur, son air noble et imposant, redoublèrent les applaudissements, comme on le pense, tout en lançant des regards jaloux sur Eleonore. Le désir était entre dans leurs âmes, et les avait ensuite ouvertes à l'envie.... Eleonore qui, la veille, eut étalé son triomphe avec éclat, et qui les aurait bravées et humiliées avec orgueil, maîtrisant en elle ce sentiment, montra qu'elle commençait à apprécier ce qu'on se doit mutuellement. Cependant elle ne put se vaincre tout-à-fait, ni cacher sa joie; elle la montra dans toute sa plénitude, et, tout en ménageant le grand nombre de ses rivales, envers lesquelles elle redoubla d'empressement.... Alphononon, après avoir salué la compagnie, s'assit avec Eleonore, à qui il donna ses soins, pendant que Marouban remerciait, en son nom, la société de l'accueil qu'elle lui faisait; et la suppliait de ne point faire d'autre attention à lui, en montrant la plus grande modestie sur son mérite.

Alors il fut assailli de mille questions; mais la plus grande partie de la société se mit aux tables de jeu, même les femmes, malgré l'envie qu'elles avaient de s'occuper de lui; tant l'amour de l'intérêt maîtrise en ces lieux la curiosité et tout autre penchant, jusque dans celles de ce sexe. La question des oisifs, qui s'adressèrent au voyageur, fut celle de savoir si on jouait dans la Lune.... "On y joue, répondit Alphononon; mais c'est à des jeux où notre corps s'exerce plus que notre esprit. Nous avons plusieurs de vos jeux, tels que le ballon, le billard, la paume; nous possédons aussi celui des échecs, que j'apportai de la Grèce, et qui a plu à nos habitants, parce qu'il exerce l'imagination, et parce qu'il est une image de la guerre...." Alors un des convives lui dit: "Je m'étonne que vous n'ayez pas adopté le jeu de société dans votre planète: cette occupation est un préservatif contre l'ennui, qui, sans cela, rendrait la meilleure société déserte ... Voyez-vous ces cartons, ou sont ces signes rouges et noirs; ils nous servent à tenter et à aiguillonner le sort. Cela exerce, cela pique. L'intérêt pécuniaire qu'on attache au triomphe, nous entretient dans une crainte continuelle, qui tire l'âme de l'engourdissement, et parvient à nous faire écouler les longues heures de la vie."--"Eh quoi! répondit Alphononon, vous avez besoin de la terreur pour ébranler vos âmes et leur donner des sensations? Elles sont donc bien épuisées? Les sentiments y sont donc bien émoussés? N'avez-vous d'autres plaisirs pour écarter de vous cet ennui qui vous porte à vous isoler au sein de la société même; car je vois que vous l'êtes ici, quoique vous y soyez rassemblés; qui y sème enfin une morne tristesse, et y fait régner des sentiments encore plus funestes, dont je vois les signes sur les visages de plusieurs de ceux qui sont autour de ces tables.... S'il vous faut des hochets pour vous amuser, n'en est-il pas de plus simples que vous pouvez prendre dans les mains de la gaieté?"--"Et où la trouver cette gaieté et ses agréables hochets? Dites-nous où elle habite? Comment font vos

societes pour l'attirer? Qu'y fait-on pour se distraire? Qu'y dit-on? Les momens ne vous y paraissent-ils pas des siecles?" N'en sort-on point avec des vapeurs?"--"Non, repondit Alphonaponor, et jamais je n'y ai vu pousser un baillement, ni compter les heures. Elles sont des instans pour nous; et lorsque celle ou l'on doit se separer arrive, on est oblige d'avertir l'assemblee; sans cela elle ne se douterait pas quelle eut pu etre si rapprochee.... Amans zeles des arts, connaissant pres-tous les sciences, et portant des coeurs etrangers a tout ce qui n'est pas sentiment, nous nous divisons en groupes pour converser, et nous avons toujours quelque chose a nous dire. La nature et la societe n'offrent-elles pas une source inepuisable de doux et constans entretiens? N'a-t-on pas a faire l'eloge des etres vertueux? A s'entretenir sur la bienfaisance feconde de la divinite? a celebrer les prodiges du genie et a les juger? N'a-t-on pas des erreurs a combattre? Les habitans de ma planete etant nes hommes, et n'etant pas au-dessus de leur nature, ont du s'egarer quelquefois. Chacun y trouve un vehicule pour ses sentimens, et un stimulant pour son ame. Le vieillard, en retracant aux jeunes gens les lecons de l'heroisme et de la vertu, et en leur peignant les dangers de la societe, montrent leur raison, leur sagesse, leur experience; et, a chaque instant, ils recoivent un tribut d'hommages qui reveille leurs ames appesanties par les maux de la vieillesse, et qui leur offrent les plus douces sensations; ensorte que chaque soiree leur offre un triomphe. Les jeunes gens, de leur cote, avides d'eloges; ou est l'homme qui ne porte en lui la vif desir de les recevoir? recueillent des mains des vieillards les lauriers reserves aux actions honorables qu'ils ont faites, et a leurs succes dans la carriere des arts. On se plait a les faire ressortir, en leur offrant des jouissances momentanees: on excite leur emulation; et on la fait fructifier en faveur de la societe. Les vertus des jeunes filles y sont sur-tout exaltees d'une maniere eclatante, et sans que cela excite la jalousie? parce qu'aucun rang, aucune distinction ne dirige ou ne borne l'eloge. Leur candeur, leur bienfaisance sur-tout, et leur devouement filial sont celebres avec zele et enthousiasme.... On ne regarde leur beaute que comme un accessoire, en considerant qu'il ne depend de personne de l'acquérir, et jamais il n'en est question devant des rivales: l'impuissance de pouvoir l'obtenir bornant l'emulation, exciterait des haines. Mes compatriotes ont senti cette verite; voila pourquoi ils ne parlent que tres-rarement aux femmes de leurs agrements physiques...."

Les jeunes gens, continua-t-il, pousses par le mobile de la louange, se rendent avec empressement aupres des vieillards, autour desquels les jeunes filles, par les mains desquelles ils distribuent leurs prix, sont rangees; et qui, a leurs yeux, couronnent d'eclat la vieillesse.... Enfin les epoux s'y entretiennent de leur bonheur, et forment ces epanchemens mutuels, qui sont si agreables lorsqu'on a a exalter les vertus des objets qui nous sont chers. C'est dans notre planete le plus noble des entretiens: dedaigner d'y parler de son epouse, serait pour un mari, non seulement un ridicule mais une tache ineffacable.... Les amans s'y entretiennent aussi de leur tendresse; car un faux prejuge ne les force point a vivre comme des hiboux, en s'eloignant de la societe. Le pur amour est honore chez nous: rien ne parait si noble et si touchant; c'est le plus charmant tableau pour

mes compatriotes, que de voir deux amans repandre dans leurs ames les emanations d'une flamme pure. Souvent on se plait a les enchaîner avec des guirlandes de fleurs; et a leur montrer ainsi l'embleme de leur bonheur futur.... Enfin le chant, la danse, et d'autres jeux innocens, ou brillent l'esprit et les graces, remplissent les vuides de nos entretiens. Tous les ages confondus y prennent part: les heures passent comme des eclairs rapides: nous rentrons dans nos maisons, l'ame remplie de doux ou de nobles sentimens; pleins du desir de devenir meilleurs, et sur-tout affranchis de ce malheureux ennui qui vous tourmente si fort ici bas, et qui, je le vois, n'est pas le moins cruel ennemi de votre repos, de votre sante et de votre bonheur."

Tous ceux qui entouraient Alphonaponor, parurent etonnes en entendant ce recit: plusieurs jeunes gens sourirent apres avoir lance des sarcasmes contre les habitans de la Lune, qu'ils nommerent des vrais Quakers, et des insenses qui ne connaissent pas le vrai bonheur. Ils se retirerent en pirouettant, et crurent le trouver en s'admirant dans les glaces, ou en debitant des fadeurs aux femmes autour des tables de jeux.... Quelques-unes de celles-ci baillerent, et annoncerent qu'Alphonaponor, malgre ses agrements, leur avait donne des vapeurs.... Quelques jeunes gens plus senses parurent occupez de son recit; et le voyageur les vit reflechir avec satisfaction. Exercant son coup-d'oeil habile, il jugea qu'il avait opere en eux une espece de transformation.... regardant alors Eleonore, et la trouvant pensive a son tour, il lui dit: "vous reflechissez, Eleonore! la femme qui porte une ame noble, sensible, et qui reflechit, est pres de la vertu et du bonheur.

Divers personnages s'appretaient a lui faire des questions nouvelles, lorsqu'on annonca qu'on avait servi. Alors les tables de jeu furent abandonnees, l'interet ayant suspendu un instant son empire sur les coeurs. L'attention generale se reporta sur Alphonaponor, et il fut conduit a table avec pompe.

On lui donna la place d'honneur avec sa compagne, qui, malgre sa modestie nouvelle, ne pouvait se resoudre a la refuser; et Alphonaponor ne consentit a la prendre que lorsqu'on l'y eut contraint avec une violence de politesse.

D'abord les yeux des convives furent fixes sur lui. Ou suivait tous ses mouvemens; et l'on fut rempli de surprise lorsqu'on vit qu'il ne touchait point a la viande, mais seulement aux pates, aux legumes, au maigre; sur-tout lorsqu'on s'appercut qu'il ne buvait que de l'eau, et encore avec une espece de repugnance. Sans doute que l'eau de la Lune est moins chargee de parties grossieres que la notre: Alphonaponor ne le dit point, parce qu'on l'assaillit de questions opposees a cet objet; mais les observateurs decouvrirent en voyant l'attention avec laquelle il la regardait, que cette idee etait celle qui l'occupait.

Un des savans avec lequel il avait converse la veille, et qui etait dans le nombre des convives, remplissant le voeu general, qui etait de savoir pourquoi il ne se nourrissait que de ces alimens, lui en fit la demande. Alphonaponor lui repondit par la bouche de Marouban, qui

s'était place a sa portee: "Je ne mange point, non plus qu'aucun habitant de ma planete, de ce que vous nommez chair des animaux. Quand nous aurions ce gout, nous nous ferions le plus grand scrupule de les tuer, parce que ce ne fut pas le voeu de la nature en les creant; et parce que nous nous sommes convaincus qu'ils sont utiles a l'harmonie generale.

D'autres motifs, plus directement lies a notre conservation personnelle, nous porte a nous abstenir de ces alimens. Nos physiciens ont decouvert que le sang des animaux porte une bile noire dans le sein de celui qui en fait usage; qu'il voit alterer sa gaiete, devient sombre, melancolique: ils ont combine que deux elemens etrangers, reunis pour former un tout, ne peuvent former qu'un tout imparfait; et que le sang des animaux, compose d'elemens qui sont souvent des poisons pour les hommes, ce que la nourriture deces animaux determine, ils doivent etre funestes a ces premiers.... Nos philosophes, d'apres leurs observations, ont conclu que l'humeur feroce, le penchant a l'inquietude, a la colere et a la fureur pouvait naitre de cette cause, sur-tout lorsqu'ils ont su que les habitons d'une partie de la terre en faisaient usage; je le leur appris moi-meme apres mon voyage sur votre planete. Leur opinion a ete confirmee a nos yeux, lorsque divers autres voyageurs, qui sont venus observer apres moi votre globe, ont rapporte que les peuples de votre Orient, qui ne l'avaient point adopte, etaient plus doux, moins enclins aux troubles, aux combats; et ils ont cru voir encore que la cause de la guerre se trouvait, en partie, dans ce fatal usage; sachant, d'apres un axiome prouve, que les grands effets ont les plus petites causes.

Pendant qu'il disait ces mots, appercevant un plat qu'un domestique posait sur la table, et qui etait tout sanglant; car c'etait un filet de boeuf arrange a l'anglaise, c'est-a-dire, macere seulement et presque crud; il fit un mouvement de degout; et l'on fut oblige d'oter le plat, parce qu'on vit, a l'impression qu'il avait fait sur lui, qu'il pourrait quitter la table.... Alors reprenant son discours, et s'arretant sur ce qu'il venait d'appercevoir, il ajouta: "J'avais vu les Grecs cuire toutes les viandes qu'ils mangeaient, et j'avais cru qu'on se conduisait de meme en ces lieux. Je me disais: la cuisson les denaturant en parue; elles sont moins funestes; mais, d'apres ce que je viens de decouvrir, je ne m'etonne plus si je vois sur vos figures, au moment meme ou vous paraissez vouloir vous egayer, la plus sombre melancolie.... Y a-t-il long-tems, dit-il au savant, que de pareils plats se sont introduits sur votre table, car je m'appercois qu'ils ne sont pas en harmonie avec les autres?" "Depuis quelques annees seulement, repondit celui-ci."--"Le peuple duquel vous l'avez recu, repliqua le lunian, est-il plus porte a la gaiete, mieux doue de la sante que vous?" "Non, dit le savant; c'est le peuple le plus melancolique et le plus sujet aux maladies de tous ceux qui habitent l'Europe."--"Vous le voyez, repliqua-t-il, nos physiciens et nos philosophes ne se sont pas trompes; dans ce que vous venez de me dire se trouve la preuve de leurs raisonnemens. D'apres cela, je crois que vous ne vous sauverez d'une infinite de maux ici bas, que lorsque vous renoncerez a cette habitude desastreuse."

Je dois arreter mon action un instant, pour observer qu'Alphononon, malgre son jugement et son excellente logique, nous a donne un conseil equivoque. Il aurait du envisager l'influence de l'habitude sur les hommes: elle est aussi forte, et peut-etre plus pour son physique que pour son moral. Cela peut etre bon pour les habitans de la Lune, de ne vivre que de vegetaux, parce qu'ils ont ete nourris par eux en naissant; ainsi que pour les Indiens et les autres peuples de notre globe qui ne connoissent point la viande.... Si nous nous en privions tout-a-fait, il est douteux que nous pussions le faire sans danger; tant il est vrai que le poison meme, car je reconnais le principe de la verite que le Lunian a exposee, que la viande est un poison: elle devient, sinon salubre en certain cas, du moins utile. On voit que je sers la cause des habitans septentrionaux de l'Europe, en combattant l'opinion du voyageur; cependant je n'entends pas parler ici des viandes macerees seulement; et je crois que tous les Francais, qui ne tiennent pas d'une maniere absolue a la mode, seront de mon avis."

Le savant, trouvant l'argument sans replique, et qui, etant gourmand lui-meme, ne savait pas envisager sa sante, comme c'est l'usage de tous les gourmands, n'insista plus sur l'objet de la question; et il lui demanda pourquoi il ne buvait pas de vin; s'il n'en existait point dans la Lune.

"Nous connaissons la plante et le fruit qui le produisent; nous en faisons meme; mais nous l'employons seulement comme medicament...."
--"Comment, pour medicament! s'ecria un petit homme a face rebondie, et dont les yeux rouges et enflames annoncaient qu'il n'etait pas de la trempe des habitans de la Lune, quant au vin; vous renoncez donc a tout ce qui est bon, et qui ranime la vie et la gaiete en nous? Quelle est la bizarre fantaisie qui vous fait conduire ainsi? Sans doute votre vin n'est pas de la nature du notre; car, sans cela, il faudrait etre plus qu'insense pour s'en priver."

"La premiere raison qui nous porte a nous priver du vin, repondit le Lunian, c'est celle qui nous est fournie par la conviction que nous avons qu'il n'est pas naturel a l'homme. La vigne ne se trouve que sur quelques points de notre planete; est-ce de meme sur votre globe? Je le crois. Je n'entends pas parler des transplantations, mais de sa croissance primitive. L'intention de la nature est manifeste a nos yeux, d'apres l'absence de l'objet utile; et dans l'existence de l'eau en tous lieux, nous voyons qu'elle l'a destinee, non-seulement a la fertilisation des globes opaques, mais a servir de boisson a leurs habitans. Notre logique et notre experience nous font donc renoncer au vin; nous sommes convaincus que tout ce qui n'est pas naturel a l'homme lui est contraire.... Un second motif qui est le plus fort, est celui d'eviter l'ivresse qu'il occasionne: j'en ai vu en Grece les plus funestes effets. Tout objet qui ebranle les sens au point de les renverser tout-a-fait, et de suspendre les ressorts de la memoire et de l'entendement, ce que la douleur la plus vive, le plus grand tourment ne peuvent parvenir a faire, doit etre un poison funeste qui, (s'il ne detruit pas la vie en un instant, ce qui n'est pas sans exemple, puisque je l'ai vu sur votre globe,) mine sourdement vos

corps, epuise vos esprits animaux, qu'il corrode, et est la source de nombre de vos infirmités, et souvent de votre perte." Interpellant encore le savant, "dites-moi si les hommes les plus forts de votre globe boivent du vin." Le savant parut embarrassé. Marouban, prenant lui-même la parole, répondit que non. Les Tartares, dit-il, les Russes[8], les Chinois, tous les peuples de l'Orient, ceux de l'Afrique et du Nouveau Continent, ne connaissent point cette boisson; et il est certain qu'ils sont les plus forts de la terre."--"Voilà une preuve nouvelle et transcendante contre cet usage, et que je trouve encore chez vous. Je vois avec joie que les habitants de ma planète ont su entrevoir d'une manière précise la véritable propriété des choses et leur utilité...."

Je dois m'arrêter encore, et observer qu'Alphononon pensant juste sur la nature du vin et sur ses effets, parle à nous, Européens, comme aux habitants du Bidulgerid, ou de l'Arabie-Petree; il veut que nous nous contentions d'eau. Je crois entrevoir que les trois-quarts des habitants des pays septentrionaux, car les buveurs de bière, de cidre sont dans le même cas, ne mettraient pas en balance la privation du vin contre dix lustres d'existence douteuse, de plus.

Le Lunian cessa son discours pour laisser manger la société, dans laquelle, hormis quelques individus, qui regardent la raison de leur estomac comme celle *_sine qua non_*, tout le monde avait écouté sans agir, et il dit au savant et à la société, en dévoilant son motif poli, qu'il répondrait sur toutes les questions qu'on pourrait lui faire à la fin du repas.

Il s'occupa alors de sa compagne, qui était émerveillée en l'entendant; et qui applaudissait tacitement à tout ce qu'il avait dit; car elle n'aimait guère la viande, et point du tout le vin. Alphononon mangea encore des pâtes, des fruits, et attendit, en servant ses voisins, avec une politesse noble, une aisance et une adresse inconnues, qui étonnaient de plus en plus les convives, qu'ils eussent complété leur repas. Il porta même la complaisance jusqu'à servir à boire au petit homme rebondi à qui il avait parlé, qui branlait la tête, avec le signe de pitié, pendant qu'il discutait sur la propriété du vin; et il eut la malice de lui servir beaucoup d'eau, en lui disant qu'il ne voulait pas contribuer à l'empoisonner.

Pendant ce temps, il observa les convives, et sur-tout les femmes lorsqu'elles buvaient du vin. Il s'étonna en voyant nombre d'entr'elles rivaliser pour la boisson avec les hommes. Il se dit: "Je ne me serais jamais douté qu'en aucun pays les femmes fissent les mêmes excès que les hommes. Quel renversement! leurs fibres sont plus faibles, et elles emploient les mêmes véhicules pour les ébranler? Il se rappela que les Grecques ne buvaient que de l'eau, et dit encore dans une apostrophe tacite: "Françaises, vous n'avez encore, à beaucoup d'égards, que le costume des anciennes habitantes de la Grèce." Il envisagea ensuite le nombre de sortes de vins dont elles s'abreuverent, et réfléchit sur l'amalgame et la fermentation de ces objets de natures différentes, dans l'estomac. Voyant Eleonore ne point imiter ses compagnes, et croyant que c'était par réserve qu'elle

se conduisait ainsi, il lui observa qu'elle ne devait point se gêner; et que si ses raisons l'avaient frappée, elle ne devait pas pour cela changer d'habitude tout-à-coup. Il dit qu'une transformation quelconque ne pouvait se faire en un instant; qu'il était même dangereux de passer sans intermédiaire d'un état à l'autre. Eleonore, lui ayant répondu qu'elle ne buvait jamais de vin, il la félicita, en ajoutant: "Voilà la cause de la fraîcheur que je découvre sur votre figure. Observez vos compagnes; voyez leur teint pâle, plombé: s'il se colore, ce n'est point l'incarnat naturel, mais le rouge excité par la fermentation de la liqueur dans leur sang."

Lorsque le Champagne arriva, et qu'il fit sauter le bouchon, Alphononon éprouva une grande surprise, et eut lieu de faire une dissertation secrète sur le débandement que devait exciter dans les esprits la force de la boisson qui avait pu lancer le bouchon au plancher; il ne communiqua point ses idées, en voyant l'allégresse qu'excitait le saut du bouchon, et l'empressement qu'on mettait à avaler la boisson avant, même, que sa fougue fut calmée par l'influence de l'air atmosphérique. Il se contenta de réfléchir, et d'entretenir Eleonore jusqu'à ce qu'un événement préparé par le vin, et que le Champagne avait déterminé, le reporta sur ses premières idées, et lui montra l'évidence de ce qu'il avait dit: "Ce fut l'homme rebondi qui l'occasionna: il avait tant bu que l'ivresse le saisit avant le dessert, et qu'il tomba tout-à-coup, comme s'il était frappé d'apoplexie ou de mort.... Ce personnage fut emporté par les valets, et l'on continua le repas.

Le dessert étant arrivé, l'étonnement d'Alphononon s'accrut, lorsqu'il vit les femmes boire deux ou trois verres d'eau-de-vie; et lorsque l'un des convives lui ayant demandé s'il la connaissait, et si elle figurait sur les tables, dans la Lune, il l'examina, et reconnut que c'était la quintessence du vin.... Des ce moment il vit que les Terrestriens faisaient une guerre éternelle à la nature, et cherchaient avec empressement tout ce qui pouvait exister de plus funeste pour eux.... Il répondit à celui qui l'interrogeait, qu'il ne connaissait point cette liqueur; que les Grecs n'en faisaient point usage lorsqu'il parut chez eux, et que, dans sa planète, on n'avait pas pu supposer son existence. "Si nos chimistes, dit-il, eussent fait cette découverte, ils l'auraient cachée à tous les yeux: ils auraient aperçu, d'après les propriétés du vin qu'ils connaissaient, que la quintessence de cette liqueur devait être le poison le plus dévorant..." Il ajouta, en s'adressant tout bas à Marouban: "Ami, je ne m'étonne plus s'il existe des crimes, des vices et des maux sans nombre sur la terre. Les hommes ne se contentent point de se nourrir du poison qui attaque leur santé et leur raison, il faut qu'ils le rarefient encore, et lui donnent cent fois plus de force en réunissant ses parties venéneuses, et les dépouillant de tout ce qui peut affaiblir leur effet en les divisant, les habitants de la terre s'ennuient de vivre un demi-siècle: s'ils continuent, ils auront bientôt l'existence éphémère du papillon. Je découvre au fond de ces bouteilles, les sources de l'immoralité que tu m'as dit régner en ces lieux; j'y vois celle de l'inconstance du plus grand nombre de femmes: leur sang enflamme par cette liqueur terrible, doit les rendre comme

des bacchantes effrenées, et les mettre dans le cas d'oublier qu'elles ont des époux devant ces époux eux-mêmes...." Il dit ensuite: "Les femmes ont besoin de toute leur raison pour résister à l'attaque de leurs sens, et aux assauts que leur livrent continuellement les hommes; comment peuvent-elles éviter les pièges qu'on leur tend lorsqu'elles ne possèdent plus cette raison? Contemple ce tableau; l'ivresse est générale sans être parvenue à son comble; et juge à présent si je me trompe." Marouban lui répondit qu'il avait fait des long-tems la même réflexion.

Pendant que les convives se livraient à une joie bruyante et forcée, en s'entretenant tous à-la-fois; et que la plupart lançaient des sarcasmes à tort et à travers, même sur l'étranger leur convive, Alphonaponor et le grec les contemplaient avec pitié. Eleonore qui devinait leurs pensées, et qui partageait leurs sentiments, se réunit à leur entretien, après qu'elle eut reçu de nouvelles leçons et de nouveaux compliments de son ami ... Mais le Lunian ne devait pas être long-tems tranquille auprès d'elle: les femmes de la société, réalisant ce qu'il avait dit à Marouban, sur l'effet de l'ivresse à l'égard de celles de ce sexe, l'entourèrent en lui faisant les observations et les questions les plus hardies. Eleonore eut à supporter leurs sarcasmes, qui devinrent virulents, l'envie qui dominait ces femmes n'étant retenue alors par aucun frein.

Alphonaponor montra en ce moment son extrême politesse, ainsi que sa dignité. Ayant offert un tribut d'éloges public à Eleonore, qui faisait la satire de ses rivales, il se disposa à quitter l'assemblée avec elle et Marouban, et après avoir remercié la société, qui voulut en vain le retenir. Il dit, à cet égard, voyant qu'on le cernait et qu'on lui fermait tout passage: "dans mon pays, l'un des premiers devoirs sociaux, qui règle principalement la politesse, est celui de rendre le convive indépendant: sans cela on l'asservirait à un joug pénible; et la société, quelque agrément qu'elle offrît, lui deviendrait à charge...." Au mot de politesse on leur ouvrit le cercle, et ils se retirèrent.

Comme ils s'éloignaient, un homme, qui portait sur son visage les rides que forme la spéculation, arrêta Alphonaponor, et le tirant à part avec Marouban, lui dit: "avant de vous en aller, apprenez-moi qu'elle est la valeur de l'or dans votre planète: sans doute il sert de signe monétaire comme ici. Dites-moi, aussi, s'il y a des gens de mon état dans la Lune, c'est-à-dire des banquiers?"--Alphonaponor, quoique dépitée au fond de l'âme contre la majorité des convives, crut devoir à la politesse de lui répondre, et lui répondit: "il n'y a point de banquiers dans la Lune, parce que le transport de l'argent est très-facile, et que le commerce n'a pas l'extension ni les mêmes principes qu'il a chez vous. Quant à la matière dont vous parlez nombre de mines nous l'offrent; mais elle ne nous sert qu'à être mise en œuvre, l'or étant le moins poreux et par conséquent le plus dur des métaux: notre signe monétaire est la plume de colibri."--Le banquier partit d'un éclat de rire à ces mots, et se retira en s'écriant: "je l'avais bien pressenti, que les habitants de la Lune étaient des insensés! préférer les plumes du colibri à l'or, c'est

le comble de l'impertinence humaine!" Pauvre ignorant, dit alors Alphonaponor; tu ne vois pas que ton or n'a de prix que celui que ta propre folie lui donne ... Voila, ajouta-t-il, un homme qui ne connaît pas meme les principes de son etat."

Etant arrive a l'hotel avec ses amis, il discourut avec force sur ce qu'il avait vu, et il annonca qu'il partait irrevocablement, le lendemain, pour sa planete. "Je ne voudrais pas, dit-il, rester plus long-tems sur ce globe, pour l'honneur de ses habitans eux-memes; et avoir a rendre compte de toutes leurs sottises et de tous leurs ridicules."--"Comment! s'ecria Eleonore, qui avait ete frappee de surprise en entendant la nouvelle de son depart, et qui paraissait en proie a la douleur, ce que ses larmes manifesterent aussitot: vous partez! que vais-je devenir? vous m'avez attachee a vous par le plus puissant lien, celui de l'estime; elle n'osa pas dire celui de l'amour: mais ses jeux s'exprimerent au defaut de sa bouche. J'esperais au moins que vous acheveriez l'ouvrage que vous avez commence, et que vous me mettriez a portee d'apprécier le bonheur, qui, je n'en doute plus, se trouve dans votre planete."--"Le bonheur existe sur votre globe et en ces lieux memes, repondit le lunian: son principe est en votre ame: vous pouvez vous isoler au milieu de tout ce qui vous entoure. Il est dans cette ville des etres vertueux, confondus dans la masse, que vous pouvez distinguer, et auxquels vous pouvez-vous associer. Il s'en trouve dans les pays ou la depravation a le plus d'empire: je m'en assurai autrefois en Grece. Il est vrai qu'ils sont rares, et que bien souvent on les evite faute de savoir apprecier le merite.... Si vous ne voyez point sur votre globe les memes attraites qui vous y attachaient, je vous offre de vous conduire dans le mien, avec Marouban, qui est decide a m'y suivre. Vous resterez dans la Lune tant qu'il vous plaira; je m'engage a vous faire reconduire sur la terre lorsque cela vous sera agreable, et si vous ne vous plaisez point chez nous.... Je me trompe, le bon et le vrai beau (vous le trouverez dans mon pays) plaisent, attachent, entraînent: c'est parce qu'on ne les reconnaît point qu'on s'en ecarte. Je suis sur que la vertu et le merite sont veneres sur votre globe, meme par vos compatriotes les plus depraves."--"Cela est vrai dit Eleonore.

Ce que j'ai vu, ce que Marouban m'a appris et ce que vous me dites, repliqua le lunian, me fait juger que les Terrestriens ont le germe du bon en eux. Vous etes des enfans qui ne pensez qu'a vos hochets, et les preferez aux choses utiles et a la vertu. On peut vous comparer encore a des enfans, qui fuient un pere qu'ils aiment, et dont ils redoutent la severite. Si on vous montrait ce pere pret a vous combler de tous les biens, en vous ouvrant son sein, et sous son veritable aspect, je pressens que vous ne le fuiriez point. Je vois, aussi, que ce ne serait pas une petite entreprise, et qu'il faudrait des peintres bien habiles pour rendre sensibles ses traits a vos yeux, qui ne sont pas habitues a distinguer les nuances ... J'augure que nous vous garderons dans la Lune, aimable Eleonore, si vous consentez a y passer avec nous; et si vous revenez un jour sur la terre, ce sera pour reconcilier les femmes avec nos penchans, et pour servir les votres." Eleonore reprenant sa gaiete ordinaire, que la crainte de perdre Alphonaponor pour toujours avait fait disparaitre un instant, et

montrant encore son caractere, se dit: "il m'a seduit par ses eloges, et a present il m'eblouit par ses esperances de vertu et de bonheur.... Faisons la folie: celle-ci, quoique tres-marquante; car monter sur un elephant aile, et aller de but en blanc dans la Lune n'est pas peu de chose, ne sera que la suite de celles que j'ai deja faites.... Cependant je sens en moi plus d'assurance; je presume qu'elle aura un meilleur resultat. Ce diable de lunian m'a ensorcelee; les habitans de sa planete seraient-ils tous des enchanteurs?"

Avant de consentir a vous suivre, reprit-elle, dites-moi s'il n'y a point de risques a courir. Cela me parait bien hazardeux de n'avoir pour appui que des ailes, et point de sol aupres de soi pour se soutenir. Si dans nos voyages un cheval trebuche, ou se casse les jambes, et si nous renversons, nous avons l'esperance de trouver la terre a trois pieds. Celle-la est au moins solide."--"Vous vous abusez, repondit le lunian. Vous ignorez, Eleonore, que vous etes sans cesse sur le cratere d'un volcan pret a s'allumer, en quelque lieu que vous vous trouviez sur la terre."--"Comment, d'un volcan! mais il n'y en a qu'en Italie, en Grece et dans le Perou."--"Vous vous trompez encore: la terre et notre planete ne sont autre chose qu'une masse de feu concentree; c'est un foyer qui brule sans cesse. N'en voyez-vous pas souvent des emanations dans les endroits ou l'on ne s'y attend pas? Les tremblemens de terre ne se font-ils pas sentir en tous lieux? J'ai vu nombre d'Iles, en Grece, disparaitre a la suite d'un de ces evenemens, et d'autres sortir de la mer inopinement. D'apres cela vous pouvez etre par-tout engloutie, et a chaque instant."--"Comment, replica-t-elle, la nature a-t-elle pu ainsi nous exposer? Qu'avait-t-elle besoin d'allumer un foyer general sous notre planete?"--"Il le fallait pour que vous pussiez naitre, et subsister ensuite; c'est ce foyer, et les bassins d'eau qui le couvrent, qui amenant la fertilite: sans cela vous n'auriez pas un brin d'herbe sur la terre. C'est la chaleur interieure, encore plus que le concours du soleil, qui produit la germination."--"Cela me parait vraisemblable, reparti-t-elle: a present je vois bien que l'air est aussi sur que la terre; et je ne doute plus de la fin du monde. Un beau jour il prendra une belle fantaisie au foyer de s'enflammer tout-a-fait; et gare les bassins qui sont dessus, et les pauvres hommes qui dansent sur les bassins!".... "Cette reflexion fit rire Marouban et Alphonaponor. Comme elle n'etait pas invraisemblable, elle leur fit voir combien l'esprit d'Eleonore etait ingenieux.

Puisqu'il faut fermer les yeux surtout, reprit-t-elle, dites-moi enfin ce qu'il faut que je prenne? Aurez-vous de la place sur vos elephans, pour mettre toutes mes boetes et mes cartons? je vous avertis que le nombre n'en est pas petit; je ne m'embarque jamais avec peu de chose: lorsque je voyage, j'en charge une berline entiere".... Alphonaponor, a qui Marouban avoit explique ce qu'etait une berline, ne put s'empecher de sourire, non plus que celui-ci, et il lui repondit: "laissez ici vos boetes et vos cartons; vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans mon palais; c'est-a-dire, ce qui vous est necessaire pour vos besoins et pour votre habillement. Je vous croyais en partie detachee de vos modes."--"En effet je le suis: mais la force de l'habitude."--"Je vois qu'elle est tres-puissante en ces lieux.

Tachez de vous en affranchir: sa chaîne est humiliante lorsqu'elle ne vous attache qu'à de petits objets."--"Adieu donc mes bonnets et tous mes pompons! l'intraitable lunian, votre ennemi, me sépare de vous peut-être à jamais, s'écria-t-elle en riant. Adieu, Opera, Tivoli, Frascati, que je regardai comme des lieux enchantés; je vais, dit-on, vous retrouver dans la Lune! mais je n'y paraîtrai qu'en luniane; et dieu sait si j'y gagnerai."--"Oui, sans doute, dit Alphonononor. J'espère vous y faire briller, de manière à vous prouver que vous n'avez rien vu jusqu'à ce jour de beau, de brillant et d'aimable, que votre personne dans votre miroir."

--"Le voilà encore qui m'entraîne par ses éloges, cet adroit enchanteur!... Eh bien! soit: je suis à vous: je ne vous quitte plus des ce moment: Marouban se chargera de prendre mes papiers chez moi." Marouban y consentit; et Alphonononor ayant regardé sa montre, dit: "mon éléphant ne doit pas tarder à paraître; nous le laisserons reposer cette nuit, et demain, dès l'aurore, nous nous élancerons dans l'éther."

Ils continuaient de s'entretenir, et Alphonononor rassurait Eleonore sur les dangers du voyage; car, quoique hardie, comme l'avait dit Marouban, elle ne laissait pas d'être inquiète sur la traversée, en envisageant la lourdeur de l'animal sur le dos duquel elle allait s'asseoir; lorsque des hennissements, répétés avec force par l'éléphant de la cour, annoncèrent à son maître l'approche de son compagnon.... En effet, prenant aussi-tôt son télescope et son graphomètre, il le découvrit à cinquante lieues de la terre, et il le dit à Eleonore et à Marouban ... "Comment, s'écria celle-ci, l'autre éléphant l'a senti de cinquante lieues? Quel flair il faut qu'il ait pour cela!"--"Je crois vous avoir dit, répliqua le lunian, que ces animaux étaient d'une espèce extraordinaire, et je vous ai vanté leur intelligence: elle donne à leurs sens une activité inconnue. Eleonore, sachez que l'intelligence, n'ayant point de bornes, et étant une portion du plus grand attribut de la divinité, elle doit être un moteur universel dans quelque être qu'elle se trouve...." Alors il engagea Marouban à sortir avec lui jusqu'à la grande place, où il prévoyait que s'abattrait l'animal. Eleonore voulut les suivre pour jouir du spectacle. Ils n'y furent pas une demi-heure, que l'éléphant, s'abaissant d'un vol rapide, et redoublant d'activité lorsqu'il aperçut son maître, prit terre. Repliant ses ailes, il courut au grand trot vers Alphonononor, à qui il fit les plus grandes caresses, et aux pieds duquel il versa encore des larmes d'attendrissement.... Alphonononor, ayant récompensé à son tour, par ses caresses ce zèle serviteur, le conduisit vers son compagnon; et ici, se passa une nouvelle scène de sensibilité, qu'on ne peut décrire, entre les deux animaux. Elle aurait pu faire envier à nombre d'hommes, comme l'observa Eleonore, de leur ressembler.

Des qu'Alphonononor eut détaché les dépeches, qui étaient liées à la trompe de l'éléphant, il rentra avec ses amis dans l'hôtel, et leur ayant dit qu'il avait à s'occuper de la lettre de son roi, il les engagea à se retirer dans leurs appartements, Eleonore en ayant pris un dans l'hôtel. Il les embrassa, en leur reiterant que lendemain, ils quitteraient la terre, les ordres de son roi le rappelant sans délai.

Il avait parcouru d'un coup-d'oeil sa depeche.

Le lecteur est sans doute curieux de savoir ce qu'écrivait le roi de la Lune au voyageur. Voici la traduction du texte de sa lettre:

A Alphonaponor, le plus cher de mes enfans.

"Votre depeche, mon cher Alphonaponor, m'a ete remise par votre intelligent courrier; et j'ai recu avec plaisir les notions que vous m'avez donnees sur la terre. Que l'axe de cette planete s'incline tout-a-fait, cela m'est indifferent; je n'ai plus de crainte sur le sort de mes sujets, qui est le seul objet qui doit fixer l'attention d'un roi, a l'exclusion entiere de lui-meme. D'apres cela, je vous invite a retourner au plutot aupres de moi. Je ne puis me passer de vous: un sujet eclaire et fidele, comme vous l'etes, est un tresor qu'un roi ne doit pas perdre un instant de vue. Je sens tout le poids de la puissance depuis que vous m'avez quitte; et je m'appercois, de plus en plus, qu'un roi, quel qu'il soit, fut-il doue de la sagesse la plus profonde et des talens les plus extraordinaires, ne peut marcher seul. Il faut autour de lui des hommes semblables a vous, qui blament sans cesse ses actions, et lui presentent les tableaux effrayans enfantes par sa conduite. Ou est le roi assez fortune pour ne point faire un abus de son pouvoir? ... Vous le savez; je n'aime point les flatteurs: je suis convaincu, des long-tems, qu'ils sont les ennemis les plus cruels des rois et des peuples. Je les ai bannis de ma coeur, et ne me suis entoure que d'hommes raisonnables: cependant, Alphonaponor, je trouve qu'ils me flattent encore, sans qu'ils s'en appercoivent, et qu'ils ne me disent pas assez fortement la verite. L'ame d'un monarque a besoin d'etre sans cesse reveillee: le pouvoir tend toujours a l'entrainer dans la route opposee a celle du bonheur public: il faut un ressort puissant qui l'arrete; c'est la verite.... Quittez aussitot le globe ou vous etes, si la gloire de votre roi vous est chere. Venez frapper mes regards, et rappeler ma reflexion, par votre aspect severe. Rendez-moi un ministre ami de mon peuple, et j'aurai conquis plus que je ne pourrais jamais perdre....

Adieu mon fils: comme homme, je vous embrasse; comme roi, je vous salue."

Le roi de l'empire de la Lune.

L'ame d'Alphonaponor fut agitee en lisant cette lettre, et en envisageant le degre de sagesse auquel etait parvenu le monarque de la Lune.... "Le voila, s'ecria-t-il, le veritable roi! voila l'etre fort et invincible! celui qui est digne de l'amour de son peuple, celui qui peut entendre la verite, et la desire, est parvenu au faite de la grandeur. Rien ne peut ebranler son trone: lui seul peut dire, comme la divinite, je suis immuable, hormis pour ce qui regarde la nature, a la loi de laquelle rien ne peut le soustraire!.... Il arrosa de douces larmes cet ecrit, ou il trouvait un eloge si pompeux pour lui-meme, et il se dit: "quel devouement ne dois-je pas a un tel roi! Je le sens, c'est leur sagesse qui enfante la vertu dans leurs sujets. Qu'ils donnent l'exemple, et ils verront le pied de leurs trones entoures de

sages et de heros!"

Il passa la nuit livré a ces interessantes et utiles reflexions. Lorsque le premier rayon de l'aurore perca le voile sombre de la nuit dans l'Orient, il descendit vers ses elephans, et disposa tout pour son depart. Il paya l'hote avec l'argent que Marouban lui avait remis, et ayant fait dire ensuite a ce premier, de lui faire venir quelques malheureux a qui il voulait distribuer le reste de la somme, qui consistait en deux mille louis, s'etant appercu avec surprise et douleur que Paris en fourmillait, il les attendit; il retarda, pour cela, son depart, en se disant qu'on doit tout immoler a la bienfaisance, jusqu'a ses plaisirs les plus doux. Leur ayant enfin remis sa somme, apres s'etre excuse envers eux d'avoir ose sonder le secret de leur infortune, et la leur avoir offerte plutot comme le prix d'un service rendu que d'un bienfait, il les congedia, en les suppliant de cesser les acclamations que la reconnaissance leur faisait pousser. Il leur observa que l'homme bienfaisant n'a droit qu'a son prix tacite; et que les louanges l'outragent. "Il sait, leur dit-il, qu'il n'a de propriete reelle que ses vertus. S'il est riche, il doit aux malheureux le partage de sa fortune; s'il ne l'est point, il leur doit des consolations. Il sait encore que la nature lui a impose ce devoir; et l'homme qui remplit son devoir, n'a aucun droit a l'eloge...." Cependant il entendit avec satisfaction le discours de celui de ces infortunes a qui il avait fait le don le plus fort, car il avait cru qu'il en etait plus digne que les autres, ayant trouve, a l'aide de son art de physionomiste, des traits plus caracteristiques de vertu sur sa figure.... Celui-ci dit: "J'ai connu le malheur; je sais combien il est doux de recevoir des bienfaits donnees sans ostentation; j'ai recu des outrages de la plupart de ceux qui m'ont offert le pain avec lequel j'ai soutenu ma miserable vie; et ils m'ont fait desirer la mort encore plus que la misere. Soyons bienfaisant, a notre tour, et imitons ce magnanime lunian, qui seul connait le prix et les droits de la vertu!..." Alphonaponor embrassa le personnage, qui trouva cet embrassement plus grand que son bienfait; le noble orgueil de l'homme ne s'eteignant jamais en lui dans quelque situation qu'il se trouve, comme ce dernier venait de l'annoncer.

Alors Eleonore descendit, et elle se montra au lunian les larmes de l'admiration dans les yeux. Elle avait ete temoin de sa bienfaisante action, d'une fenetre ou elle s'etait mise. Elle felicita, avec allegresse, Alphonaponor, et fit voir, ainsi, que la femme la plus frivole est souvent encline aux plus grands actes de vertu. Alphonaponor l'observa: il offrit un hommage nouveau aux femmes francaises, et il fit connaitre ses esperances sur elles, en disant a Eleonore: "Je vois dans vos yeux le signe de la bienfaisance qui reside en votre ame; la sensibilite est son organe. Je ne doute plus que vous ne deveniez l'ornement de votre sexe. Que celles, parmi vos pareilles, qui portent dans leur sein un germe aussi heureux, sont a plaindre de ce qu'on ne frappe point plus souvent leur vue par l'exemple! Elles immoleraient alors la frivolite a l'auguste sentiment dont je parle; elles seraient la consolation des infortunes. Les fruits de la bienfaisance, offerts par la main d'une femme, douee des autres qualites de son sexe, de cette candeur aimable dont l'aspect

excite la confiance, et de cette douceur, qui porte avec elle les delices pour l'ame des malheureux, sont inappreciables.... Femmes! s'ecria-t-il, la nature semble vous avoir creees pour repandre les dons de la bienfaisance! L'homme, quel qu'il soit, ne peut parer, comme vous, son bienfait: Vous etes egales a l'ange qui descendrait des cieux pour remplir ce sublime emploi!"

Le moment du depart etait arrive, et les elephans etaient prêts, lorsque les litterateurs reunis envoyerent un des leurs vers lui, pour l'inviter a une seconde conference: leur dessein etait de lui faire mieux expliquer son systeme d'analyse....

Alphonaponor ayant repondu au litterateur qu'il partait a l'instant meme, celui-ci lui demanda, au moins, un quart d'heure d'entretien, en lui observant qu'il ne lui ferait que deux questions, en se restreignant. "Comme elles divisent, dit-il, nos ecrivains; c'est nous servir que de nous faire connaitre votre opinion raisonnee."

Le litterateur, etant le meme qui avait pris la parole dans l'assemblee des savans, et qui avait inspire de l'interet au lunian, ce dernier consentit a suspendre d'une demie heure son depart, et il l'engagea a etre court.

Le litterateur lui dit alors: "Quelle est la borne qu'on oppose au langage dans votre planete? Est-il permis a l'ecrivain de donner des acceptions aux mots a son gre? Enfin, quelle est la barriere ou l'on doit s'arreter a l'egard de la poesie? Il voulut savoir encore si les savans de la Lune pensaient qu'on put juger l'expression par sentiment."

"Ce que vous me demandez, repondit Alphonaponor, serait le sujet d'un ouvrage entier, dont je ne puis, meme, vous faire entrevoir l'esquisse, devant partir sans delai. Je vous exposerai seulement quelques idees generales:"

L'usage de la langue est immuable chez nous, reprit-il. Si chaque ecrivain voulait innover, nous ne pourrions nous entendre. Il faut que les changemens soient consacres par les societes savantes, et qu'ils soient ensuite inseres dans les dictionnaires. Le lecteur peut connaitre l'expression d'un terme, en y ayant recours, et apprecier les innovations: sans cela il ne conçoit point ce qu'il lit ou ce qu'il entend; et il ne peut s'amuser ni s'instruire. Celui qui ne remplirait pas ce but, serait repute, par nous, hors de la ligne de l'art et de la raison, et il serait suppose ecrire pour les habitans d'une autre planete. Je m'etonne de votre question. N'avez-vous pas des ecrivains qui vous ayent servi de guides en tous les tems? Homere, Euripide, Platon, etc., parlaient le grec ordinaire, et se faisaient entendre. Ils ne cherchaient le sublime que dans la pensee et l'image, ou il reside principalement. Ils s'attachaient a la noblesse dans l'expression; mais cette expression etait celle de tous. La noblesse ne se trouvait que dans le choix des mots, les plus propres aux pensees et les plus harmonieux. La variete etait dans les tours de l'expression; mais jamais dans le changement des mots. Ils

choisissaient les plus pompeux pour peindre les sentimens nobles, ou retracer les richesses de la nature; et, dans les sujets simples, ils prenaient les termes analogues. Si nous souffrons quelque innovation dans l'expression, il faut qu'elle ait tant de clarte, qu'elle s'adapte si bien a l'ancien tour, ou au terme vulgaire et correspondant, qu'on n'ait pas besoin d'elle pour comprendre l'ouvrage. Nous n'en tolererions pas beaucoup dans un ecrit, parce que nous serions surs qu'elles y semeraient la confusion. D'ailleurs, pourquoi chercher la nouveaute dans les mots? Terrestriens! Vous vous attacherez donc toujours a l'ecorce?... Le sublime ne peut naitre de l'expression. Je le repete; il est dans la pensee, dans les sentimens et dans l'image. Si vous tendez a etonner, developpez a grands traits les passions: trouvez cette force de sentimens qui entraine, et montrez les grands tableaux de la nature. Si vous n'avez pour vous que des mots, vous ne ferez qu'amuser un instant.... L'expression est, dans un ouvrage, ce que les pierres precieuses, qui entourent un cadran de pendule sont a la pendule elle-meme. Elles peuvent orner le cadran; mais l'ornement du cadran n'est-il pas un simple accessoire, et la pendule en sera-t-elle moins une pendule, et moins utile? Les mots, et surtout les nouveaux, peuvent etre compares aux couleurs exaltees, qu'on decouvre, ca et la, dans un tableau; qui frappent la vue par leur eclat; mais qui ne sont pas en harmonie avec les autres nuances, et qui deparent entierement le tableau, parce qu'elles detruisent cette harmonie, source unique du beau. Si vous ne voyez que l'expression dans un ecrit, vous ressemblerez a ceux qui ne regardent que l'eclat des couleurs bizarres dont je viens de parler, et qui negligent de voir si le dessin du tableau est correct; si le sentiment qu'on a voulu peindre est exprime; et qui n'envisagent point qu'il y a un grotesque jusques dans le coloris. Tous les arts ont un meme type; c'est la nature: et ils concordent tous.

Quant a votre demande, si on peut juger l'expression, par sentiment, j'avoue qu'elle m'etonne encore. L'ame est bien l'organe de toutes les facultes; mais ce ne peut etre ni la raison ni le sentiment qui jugent un ouvrage sous le rapport des mots. Tout homme, le patre le plus ignorant, peut apprecier un trait relatif aux sensations; mais non juger les termes du langage qui tiennent a des principes etrangers au moral, puisqu'ils sont l'effet d'une convention sociale. L'art qui est l'oeuvre de la comparaison, et qui a pour but l'application a la nature, est, selon nous, la seule regle. Si l'ame ou l'esprit pouvait juger l'expression, il s'ensuivrait que tous les hommes, le patre meme, parleraient aussi bien que le savant, et pourraient prononcer sur le style comme ce dernier; parce qu'un patre porte en lui les mobiles du sentiment, et le jugement propre a remplir, dans ce cas, ces objets."

Le litterateur lui dit alors: "vous avez avance dans votre conference avec nous, qu'un passage qui developpe un noeud ou esquisse un caractere, demande plus de genie que vingt descriptions. Comme vous n'avez pas appuye votre assertion par des raisonnemens, permettez que je vous interroge a cet egard.

Ce que je dis n'exige de vous qu'un moment de reflexion, pour que vous en soyez convaincu. Il ne faut qu'avoir des yeux et de l'attention

pour decrire au physique. Mais les yeux de l'ame voient difficilement, cela est hors de doute; car nous apprecions avec plus de difficulte un objet moral qu'un objet physique. Si ce que je dis n'etait point, nous decouvririons le but d'un ambitieux ou d'un fripon, aussi vite que nous appercevons une montagne. Ceux qui veulent sonder l'abime du coeur humain, ont besoin de la lumiere de la raison et du jugement pour y parvenir; et il faut posseder pleinement ces facultes pour voir un caractere dans son ensemble.... Quant au noeud, il faut que le genie dirige celui qui le forme. Le noeud suppose la creation, puisqu'il offre un incident independant d'aucune connaissance recue. Il n'est lie a l'art que par ce qui a rapport a la maniere dont il est forme, ou, autrement, par le precepte de l'organisation. Pour la description, il ne faut qu'observer, avoir l'attention de rassembler toutes les parties eparses d'un tableau, et les reunir. La comparaison sert a celui qui decrit a les mettre a leur place, en imitant la nature; donc ce dernier n'a besoin que de la reflexion et de l'art de peindre par les mots; c'est-a-dire, de choisir les couleurs propres a ce qu'il veut presenter. Je vois avec une surprise nouvelle que vous ayez pu confondre la creation avec l'imitation. Rappelez-vous qu'Homere fit des descriptions; mais qu'il n'a recu le titre de grand poete, en Grece, que par ses applications et ses grandes descriptions morales. La _chaine-d'or_, les _prieres_; enfin le plus sublime de son ouvrage, offrent ces images et ces grandes pensees. S'il n'avait peint que le choc des guerriers, les tempetes, etc., et s'il n'avait su joindre a ces descriptions d'autres tableaux de creation, il n'aurait ete que versificateur, parce qu'il n'aurait qu'imité la nature.

A ces mots il se leva sans attendre la replique du litterateur, et ayant rejoint ses amis, qui l'attendaient, il donna, pour monture, a Marouban le plus jeune de ses elephans. Il monta, lui-meme, avec Eleonore, sur l'autre; et, ayant attache la dame a son corps avec une ceinture, ils gagnerent a la hate la grande place, ou Alphonaponor ayant ordonne aux elephans de retourner dans leur pays, ils prirent leur vol, aux yeux de nombre d'individus que la curiosite avait arraches a la mollesse, et qui etaient accourus au bruit qui s'etait fait dans la rue....

Les elephans s'eleverent avec majeste, et d'abord doucement; il fallait habituer Eleonore qui tremblait, de tous ses membres, derriere Alphonaponor. Lorsqu'elle fut a un quart de lieue de la terre, elle se montra plus hardie; et le lunian lui dit: "il n'y a que le premier pas qui coute dans la carriere de l'audace." Alors les deux animaux, a la voix de leur maitre, presserent leur course. Paris ne leur parut bientot que comme un point sur ce globe. Alphonaponor le fit remarquer a Eleonore, et lui dit: "Voila a quoi se reduit la grandeur! Cette ville ne vous parait qu'un grain de sable; bientot la terre entiere vous semblera de meme. Vous jugerez alors que, malgre son orgueil, l'homme de toutes les planetes est range dans la classe des infiniment petits; et qu'il n'est rien d'essentiellement grand que l'immensite de celui qui l'a cree...." Paris disparut: la terre ne s'offrit bientot plus a leur vue; et ils nagerent dans l'espace sans bornes de l'ether.[9]

Notes:

[1] _Nous ne connaissons point le motif qui fit regarder la Seine comme un ruisseau par le voyageur. Il est probable que cette riviere serait un fleuve dans sa planete, qui, ayant moins de surface, et par consequent des montagnes moins hautes, doit presenter des emanations d'eau moins fortes que chez nous. Peut-etre qu'il decouvrit des fleuves plus considerables dans notre pays, et qu'il jugea que l'harmonie et l'utilite publique voudraient que la capitale fut situee sur l'un d'eux._

[2] _La decouverte de l'abbe de l'Epee, demontre que l'art des signes peut etre aussi utile a la societe que la faculte de la parole._

[3] _Le voyageur a raison. Mathusalem, vivant 960 ans, d'apres la bible, appuye son assertion d'une maniere irrevocable, et rend tres-vraisemblable la longue existence des habitons de la Lune._

[4] _Ce qu'on vit a Paris lors de l'arrivee des ambassadeurs Turcs, tant Mehemed-Effendi, qu'Esseid-Effendi, prouve la vraisemblance morale de ce qu'on retrace ici._

[5] _Cet embrassement n'est pas une puerilite: on embrasse tous les jours un cheval, qui n'a pas la centieme partie de l'intelligence de l'elephant. D'ailleurs, l'homme de la nature est si different de l'homme de societe, que ce qui est un acte noble pour l'un, est une niaiserie pour l'autre. Nous ne pourrons porter un jugement, que lorsque nous serons assures que nous analisons bien les droits et le voeu de la nature, ainsi que les sentimens; et lorsque nous serons entierement dignes d'etre nommes sensibles._

[6] _La terre est si eloignee de fournir aux besoins de ses habitans, qu'il se trouve des portions de peuples, meme en Europe, qui goutent a peine le pain. Quant aux habitans des autres continens, la majorite ne connait point ce qui constitue essentiellement la nourriture de l'homme, tel que le bled, le riz, etc., et ne vit que de fruits._

[7] _La Chine, ou l'art de l'agriculture a su fertiliser jusqu'au sommet des monts les plus arides._

[8] _Les voyageurs repondront a Marouban que les Russes boivent du _Wodki_, qui est plus fort que le vin, puisque c'est une eau-de-vie de grain, mais je leur repliquerai que cette boisson n'est connue generalement que dans les villes, et sur les grandes routes de l'empire. S'il s'en trouve dans les grands villages de l'interieur, les habitans en boivent rarement; ainsi la tres-grande majorite du peuple russe ne fait point usage de cette boisson. Je dirai encore, pour appuyer l'assertion du grec, et ce qui ne peut etre contredit,

que le peuple des campagnes, qui n'en fait point usage, est plus fort que celui des villes qui en boit._

[9] _Je pressens qu'on voudra que je sois vraisemblable jusques dans le voyage de la terre a la Lune; et que les physiciens m'observeront, qu'Eleonore ne pourra supporter l'effet de la rarefaction de l'air lorsqu'elle arrivera aux bornes de notre atmosphere.

Ne me rebattant point sur les raisons que j'ai enoncees, je dirai aux physiciens; que le doute existant, la vraisemblance existe; car elle se place entre le doute et la verite. Les courses des aerostats dans l'atmosphere, les observations sur les Cordillieres, etc., ne suffisent point pour aneantir ce doute et prouver tout ce qu'on a dit sur la rarefaction. Ne savons-nous pas combien il y a_ de distance d'un simple eclaircissement a la conviction? N'avons-nous pas droit de douter, meme, de l'authenticite du systeme de Newton, malgre sa vraisemblance probable, en egard aux autres systemes? Physiciens, litterateurs, philosophes, soyez tres-reserves avant d'en venir a l'affirmation. La chute du systeme d'Aristote, proclame et reconnu, comme immuable, par vingt siecles, ne demontre-telle pas que, non-seulement les savans mais l'univers entier peuvent s'egarer; et que ce qui tient a l'art ou aux lumieres, ne peut avoir une existence invariable, que lorsqu'il y a demonstration mathematique; c'est-a-dire, lorsque l'objet est rendu sensible, soit par les sens, soit par le jugement, et l'evidence du raisonnement._

FIN

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, VOYAGE D'UN HABITANT DE LA LUNE àPARIS àLA FIN DU XVIIIIE SIŁCLE ***

This file should be named 7vhlp10.txt or 7vhlp10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7vhlp11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7vhlp10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A

preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext05> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext05>

Or /etext04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION

809 North 1500 West
Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the

gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at: hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

this eBook,

[2] alteration, modification, or addition to the eBook,

or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by

disk, book or any other medium if you either delete this

"Small Print!" and all other references to Project Gutenberg,

or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* conta